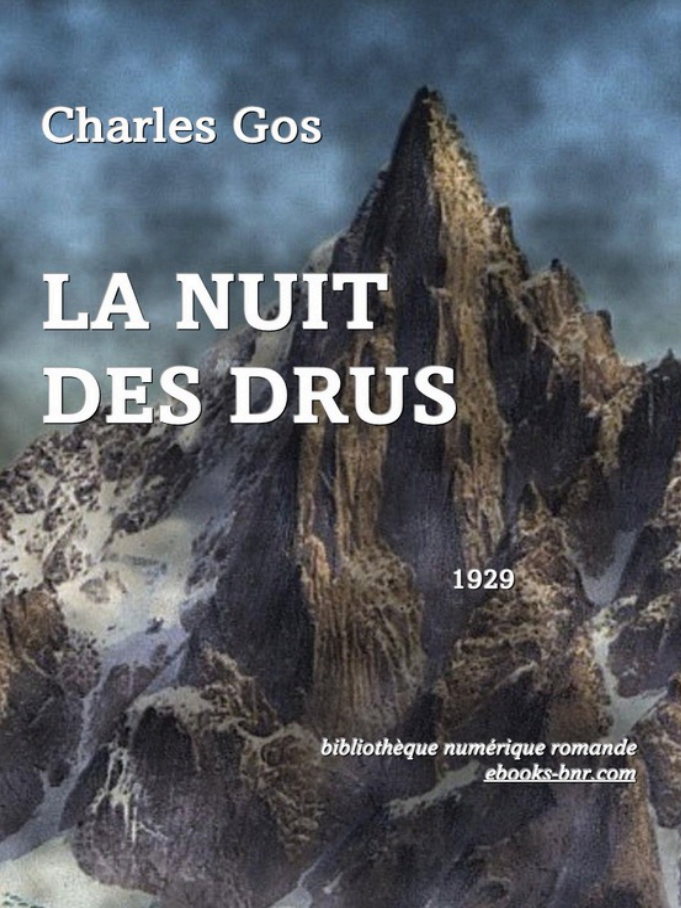




Charles Gos

LA NUIT DES DRUS

1929

bibliothèque numérique romande
ebooks-hnr.com

Charles Gos

LA NUIT DES DRUS

1929

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

À Guido REY.

Entre les montagnes qui dominant le glacier des Bois, celle qui fixe le plus les regards de l'observateur, est un grand obélisque de granit, qui est en face du Montanvert, de l'autre côté du glacier. On le nomme l'Aiguille du Dru ; et en effet, sa forme arrondie et excessivement élancée, lui donne plus de ressemblance avec une aiguille qu'avec un obélisque ; ses côtés semblent polis comme un ouvrage de l'art, on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignes, très nettement tranchées. Si, comme je l'ai dit, quelques-uns de ces pics peuvent être comparés à des artichauts composés de grands feuillets

pyramidaux, ce cône seroit le cœur d'un de ces artichauts.

Il est absolument inaccessible dans toute sa hauteur ; ainsi on est réduit à l'observer avec le télescope.

HORACE BÉNÉDICT DE SAUSSURE.

I

— Ce boiteux au sommet de l'artichaut ! vous trouvez cela singulier, n'est-ce pas ?... eh bien, savez-vous, moi aussi, au commencement !... mais je m'y suis vite habitué... Et en somme, pourquoi pas ? la chronique alpine a enregistré des exploits autrement hardis. Tenez, cet aveugle qui escalada le Cervin pour éprouver à sa façon l'âpreté du gouffre et la saveur des horizons montagnards... Sans doute, ses guides, ... nous nous entendons ! Mais que direz-vous (la chose n'est pas sans hardiesse non plus ou, si vous préférez, décrétons-la absurde et plaisante), que direz-vous de ce couple en voyage de noces... oui, des Anglais,

of course, vous avez deviné juste, il faut avoir leur puissance de flegme et d'humour pour cela ! ce couple qui fraîchement uni, osa affronter, après son bonheur, les arêtes scabreuses de la Dent Blanche ? Je sais bien que le fameux guide Christian Almer, de Grindelwald, célébra ses noces d'or au sommet du Wetterhorn... il est vrai qu'ici l'accoutumance de l'amour excuse une telle équipée... tandis que l'autre ! Hisser à 4300 mètres d'altitude le premier quartier d'une lune de miel !... moi aussi, je trouve cette performance impressionnante... Mais pourquoi riez-vous ?

— Je m'éloigne de votre question, je vous demande pardon... je me suis laissé entraîner. C'est qu'il y en aurait tant de ces aventures à conter, de ces bagatelles que l'histoire des Alpes n'a pas retenues et qu'on ne trouve point dans les livres un peu ardue qui la contiennent... Dommage ?... heu... que voulez-vous ! ça n'intéresse personne hormis la poignée d'hommes qui aiment à courir les

montagnes... Ainsi, notre nuit des Drus ! pensez-vous réellement qu'elle vaille d'être narrée ?... un bivouac, la brume, la neige... mais tous les grimpeurs connaissent cet imprévu... c'est le charme même des expéditions alpines cela... comprenons-nous, quand il n'y a pas la culbute au bout !... Enfin, je ne vois pas d'inconvénients à admettre que notre affaire à nous fut chose curieuse... notre feu dans la paroi... notre feu de piolets pour faire le thé et ne pas crever de froid... et croyez-vous que ça ne compte pas aussi, l'impression mirifique d'avoir pour voisine de palier, non pas une vierge, mais *la Vierge*, *la Vierge* en personne, debout sur le sommet du Petit Dru ?

— Vous dites ? Comment il se fait que Sausure ne l'ait point remarquée ? mais parbleu, parce que notre géologue ne s'occupait pas de ces vétilles et que seules les pierres accaparaient son attention. Mais vous, monsieur, avec votre air narquois, vous qui doutez de la véracité de mes propos, vous qui certaine-

ment êtes plus malin et observateur que ce bon Monsieur de Saussure le jour que vous monterez au Montanvert, braquez le télescope sur la fine pointe de l'Aiguille du Dru et vous me direz si je mens... Comme une chape d'or sur une dent ! Oui, c'est ça ! Depuis quand ? mais depuis des siècles, je pense !

Vous notiez aussi très justement la claudication de mon camarade. Ce pauvre Doug ! un boiteux à la cime des Drus... Théoriquement et pratiquement, ça peut paraître singulier, comme nous disions tout à l'heure, mais en fait... en fait, je vous assure que Doug marchait à ravir.

Prendre mon récit à Chamonix ? rien ne s'y oppose. Il me semblerait cependant opportun de le commencer à Genève où je rencontraï Doug. Si Doug boitait ce qui s'appelle boiter ? oui, monsieur, parfaitement. Et de ce trait commun avec le tumultueux Byron, son compatriote, il en tirait une certaine vanité. En matière de plaisanterie, bien sûr... ou peut-être

aussi de consolation ! Mais à force de se complaire dans cette parité, Doug, nature émotive et tendre, finit par subir malgré lui et avec dilection, la lyrique du lord passionné. Sans commettre pour cela, les excès de son idole. Ces paroles puériles vous amusent ? il me faut cependant les énoncer car, comme vous savez, sans Byron, pas de *Manfred*, et comme vous allez voir, sans ce Faust alpinisant, je ne me serais sans doute point rapproché de Doug, lequel m'amena à accomplir cette pyramidale « traversée » des Drus et à brûler mon piolet. Donc sans Byron, j'aurais ignoré une amitié imperméable aux petitesesses de la vie et un tel bienfait justifie l'ennuyeux préambule que je vais vous infliger.

Doug, Monsieur, accompagnait un oncle à l'Assemblée de la Société des Nations. Je le rencontrai au tennis où il s'était réfugié dès les premiers jours, pour échapper aux effusions verbales des délégués qui ouvraient toutes grandes leurs vannes oratoires. C'était un

éphèbe, svelte, bien pris, les cheveux blonds, la peau rosée et les yeux bleus, ce bleu liquide si spécial aux yeux anglais et qu'une incurable expression de mélancolie adoucissait. À une réception à l'hôtel des Bergues, une séduisante jeune fille venue des confins du monde avec son père, représentant je ne sais quel vague État, avait jeté son dévolu sur lui. Et Doug, élégiaque, s'était laissé choir dans le lac suave des yeux pers qui s'offraient. C'est sur la bande du *court*, dont son infirmité lui interdisait l'accès, que je surpris Doug meurtri par un flirt trop vite dénoué. La gracieuse jeune fille aux yeux pers et pervers, lasse d'un soupirant impotent (et se souciant peu, ma foi, de se souvenir ou d'apprendre que Vénus en personne eut un mari boiteux) renvoyait la balle à un partenaire adolescent, fortement ému par le bon-dissement d'une gorge impertinente. Vous n'attendez tout de même pas que je m'attarde à ces amourettes déçues. Quel intérêt y verriez-vous ? Vous savez pourtant ce que c'est. Et je ne me souviens plus à quel propos, nous par-

lâmes, Doug et moi, de Byron, de *Manfred* et de la montagne. Ce goût commun nous rapprocha. Le même soir, Doug plongé dans la collection de l'*Alpine Journal*, emplissait ma bibliothèque de l'arôme de son tabac anglais. Les images étonnantes et concises dont débordait ce « record of mountain adventure » envahirent triomphalement les solitudes de son esprit. Et dès cet instant, Doug désira les Alpes.

Certes, les sports avaient tenté l'ancien élève d'Oxford. Mais qui pourrait forcer un boiteux à courir après un ballon de foot-ball ou une pelote de cricket ? Doug avait creusé l'eau calme de la Tamise de ses rames cadencées et manié la canne sur le terrain de golf. Toutefois, ces exercices, s'ils ont l'émulation de la rivalité et fouettent la raison, sont dépourvus des attraits fastueux du poème des cimes. Mon nouvel ami ne connaissait la beauté des montagnes que par l'esthétique ruskinienne, le romantisme de *Manfred* et la pure *Ode au Mont-Blanc* de Shelley. C'était déjà quelque chose,

mais à coup sûr insuffisant. Les bulletins de l'*Alpine Club* lui révélèrent la montagne telle qu'elle est, dans sa rudesse et sa solitude, avec ses risques, l'élancement de ses rocs et le res-sac de ses glaciers sous la flamme de sa lumière et les huées du vent. Alors, quelle fièvre le conquît ! Et bien que captif de l'idée préconçue que l'alpinisme resterait pour lui, boiteux, un domaine interdit, Doug n'aspira plus qu'à découvrir ces paysages inédits. Y parviendrait-il jamais ?

La beauté des montagnes, mais aussi leur perfidie sereine et anesthésiante. L'homme, remarquez-le, conquiert la montagne pour mieux affirmer sa puissance de vie et il y rencontre partout les embûches de la mort. Quelle ironie dans ce paradoxe. En outre, qu'est-ce que cela peut bien faire ?

*** ***

Le Soleil invita Doug pour ses débuts.

Parmi les parois fissurées et les terrassements, nous nous étions hissés avec une lenteur et une prudence de novices. D'abord, doutant de ses moyens physiques, se défiant de sa jambe atrophiée et manœuvrant mal la corde, Doug témoignait d'une répugnance visible à ce corps à corps avec la montagne. Deux jours plus tard, nous reprîmes l'expérience. Ma routine de vieux « sans guide » ma patience, et mes conseils ramenèrent une confiance prête à défaillir : avec crânerie, avec entrain, mon ami forçait les obstacles. Aussi ce jour-là fut-il décisif. Installés sur le bord d'une paroi, espèce de gratte-ciel issu des éboulements, les talons battant la muraille, nous admirions l'immense pastel que la terre genevoise étalait à nos pieds.

— Êtes-vous satisfait de moi ? demanda Doug.

— Je ne puis encore rien dire, fis-je, cet amusement ne prouve rien.

— Cependant...

— À 4000 mètres, je vous répondrai.

Je profitai du contentement de mon ami pour lui rappeler que le modeste Salève fut aussi pour Saussure, la première des étapes de ses voyages dans les Alpes, et quelle joie ressentait cet exquis ancêtre de l'alpinisme, s'attendant du haut de ces crêtes, sur son lac « pareil à un grand fleuve » ! Autre souvenir littéraire : Stendhal, pour sa boutade aux dépens du Salève, « ce vilain rocher », faillit précipiter Doug au bas de notre perchoir.

Cette initiation à l'alpinisme dépassa mes espérances. Non seulement du point de vue sportif, mais aussi du moral. L'esprit était présent qui, amalgamé à un corps sain, fait d'un homme, un type d'alpiniste accompli. L'infirmité de mon ami, ailleurs une entrave, s'avérait ici inopérante. La clôture qui séparait Doug

des hauteurs alpestres, réservées aux élus, se disloquait : il n'avait plus qu'à partir à leur conquête et trouer la neige des sommets de ses pas inégaux. Quelle victoire sur lui-même et quel exemple ! Seule persistait, résistant à toutes séductions, repoussant toutes avances, un penchant à la mélancolie que j'attribuais d'abord à son impotence et que je me flattais de guérir. Mais là, ma psychologie se trompa grossièrement. Doug cachait une douleur. Un drame avait lacéré sa vie. Le passé entretenait en lui une tyrannie, comme une plainte jamais tarie. Dans quelle condition je fus son confident, les paroies des Drus le savent. Interrogez-les ! À moins que je ne finisse par vous le dire moi-même si vous tenez à savoir cette lamentable histoire.

Par un enfantillage que je comprends, Doug tint à faire le pèlerinage de la Faucille, lieu où, Ruskin adolescent, reçut le coup de foudre. De cette brèche du Jura ouverte sur Genève, on aperçoit, par delà le Léman, le sombre ali-

gnement des montagnes de Savoie, précédant l'écran diaphane des glaciers du Mont Blanc. La journée fut amère. Une pluie diluvienne tombait. C'était devant nous, des rideaux de brume alternant avec des paquets d'eau sa-brant en diagonale un paysage lugubre. Et voici qu'au fond de cette humidité apparut, noir et découpé, le sommet des Brezons qu'isolait une enceinte de brouillards.

On eut dit qu'un sortilège malin se plût à nous indiquer les endroits où l'apôtre de la religion de la Beauté, après s'être livré aux délices des pierres de Venise, se laissa séduire par celles des Alpes. Doug, naturellement, tint aussi à escalader la pointe des Brezons. Mais la poésie de cet étroit palier, tapissé de gazons steppiques et battu par les précipices, ne l'enchantait guère. Comment Ruskin, obéissant à quelle contrainte, à la suite de quelle aberration, put-il songer à attacher sa vie à ce sommet dénudé ? Que Prométhée se passe cette fantaisie, c'est admissible, mais un Anglais !...

Tressaillant d'une horreur rétrospective à l'idée qu'un projet si saugrenu aurait pu être mis à exécution, et exultant en songeant qu'il ne le fut point et que son auteur y renonça pour la chaude et lumineuse Italie, Doug convia à une beuverie énorme toute la valetaille de l'auberge à l'enseigne des Balances, à Bonneville, ancien relai du coche de Genève. En anglais, mais en mots bien sentis (que personne ne comprit) ! Doug remercia ces dignes paysans d'avoir, grâce à la cupidité de leurs pères qui voulurent vendre son pesant d'or le sommet des Brezons au *Milord*, sauvé une quarantaine de volumes de la pensée anglaise, en rendant l'illustre esthéticien à l'Art, et à l'Humanité. Puis nous primes le train, laissant nos hôtes inconnus ivres-morts et hoquetant nos mérites.

La station de Servoz succéda à celle de Bonneville, et Shelley à Ruskin. Au seuil de cette obscure localité savoyarde, Shelley devant le Mont Blanc fut touché par la grâce.

Tant de splendeur l'éblouit « jusqu'à l'extase voisine de la folie ».

J'abandonnai mon ami à sa contemplation et quelques heures plus tard, nous partions pour Chamonix.

Quand je dis Chamonix, entendez Blaitière. Ou par souci d'exactitude, le plateau tapi sous la moraine du glacier des Nantillons. Ce replat en vigie sur la vallée, déjà si au-dessus de toute terre humaine qu'il en semble détaché, tenta aussi Ruskin. Quelle formidable confrontation de l'homme avec sa pensée dans cette retraite, *pour toute* une vie ! Ruskin, dans les Alpes, ne songea donc qu'à la solitude et par elle à la mort ? Cependant Blaitière comme les Brezons déçut Doug. Le destin du grand Anglais méritait tout de même mieux : les Aiguilles du Dru, par exemple ! Lorsque nous nous butâmes contre elles en joignant le Montanvert, Doug en resta pantois. Il ne rompit son saisissement que pour me demander si l'on pouvait réellement grimper sur cette chose curieuse et poin-

tue (le cœur de l'artichaut, vous vous souvenez de l'image de Saussure), et si l'écrivain des *Modern Painters* n'avait point aussi songé à acheter ces Aiguilles pour y vivre en stylite. Non ? C'était dommage ! L'audace de ce caillou lui aurait convenu à coup sûr. Et Doug emporta dans sa mémoire, comme un film impressionné dans sa chambre noire, l'élan démesuré, cet arrachement vers le ciel de la flèche du Petit Dru.

La *ruskiniana* épuisée, nous nous dirigeâmes vers l'Oberland bernois à la recherche de Byron. Doug avait pu se convaincre expérimentalement que l'architecture des nuages et des cimes, le frêle organisme des plantes alpines et la couleur des glaciers, tant de beauté méconnue valait le culte d'esthétisme qu'on lui proposait. J'avoue que je me laissais doucement violenter. L'aventure m'amusait. Il me plaisait d'en tirer les ficelles à mon gré, sachant qu'après ces émotions en somme artificielles, mon ami reviendrait à l'esprit positif des collaborateurs de l'*Alpine Journal* et passerait sans

difficulté de ces effusions sentimentales aux faits. L'image fantastique du Petit Dru se chargerait (sans doute s'en chargeait-elle dès maintenant) de proposer à son subconscient une formule d'auto-suggestion conçue sur le mode suivant :

« Tous les jours, à tous points de vue,
j'aime davantage les hautes montagnes, »

ou :

« Tous les jours, à tous points de vue,
la haute montagne m'attire de plus en plus »

ou encore :

« Tous les jours, à tous points de vue,
le Petit Dru me fascine davantage ».

Enfin, je ne sais pas, cherchez vous-même.

Interlaken nous désaxa. Parmi le vacarme des trains et le sifflet des vapeurs, dans le fracas des omnibus d'hôtels et les jargons cosmopolites, à travers les rues étroites qu'envahissaient les étalages, le fil d'Ariane se rompit qui nous conduisait sur les traces de Byron touriste saluant, le bras levé, la Jungfrau radieuse enchâssée dans l'entaille de la vallée. Byron, bien que sur un thème philosophique, a doté la littérature alpine de pages admirables ; le romantisme de *Manfred* peut paraître désuet, mais plus d'une de ces évocations ont la marque expressive des choses impérissables. Pour les vouloir éprouver de trop près, Doug, nature pratique et poétique comme il sied à tout bon Anglais de l'être, apprit à ses dépens une fois de plus, (je songe à son flirt de Genève !) qu'il est souvent préférable de ne pas franchir les limites que notre imagination trace en elle et la réalité. Voici en deux mots la chose : elle vaut davantage par son comique, mais je m'en voudrais de vous faire rire aux dépens d'un ami.

À Lauterbrunnen, Byron nous attendait dans le décor de la seconde scène de l'acte II de *Manfred*. Doug n'en croyait pas ses yeux. *Manfred*, descendu du « Mont-Jungfrau, s'arrête auprès d'une cataracte dans une vallée des Alpes ». L'identification ne demandait aucun effort. Le long de sa muraille suintante, la cascade du Staubbach flottait comme une écharpe et son murmure rafraîchissait la soirée étouffante. Nous dépassâmes des chalets noircis aux balcons ouvragés. La pente d'une prairie nous amena au pied du rocher. Le ruissellement de la cascade bruissa. L'air humide nous aspergea de sa buée. Doug frémit à ce contact. Le passage du poème semblait soudain sortir des pages lues tant de fois, se matérialiser, s'animer, se parer des éléments mêmes qui composaient le paysage. Le jeune homme s'avança vers la chute d'eau, recueillit quelques gouttes dans le creux de sa main, me regarda et avec malice récita les paroles rituelles :... « *Je devrais être seul dans cette solitude et partager avec le génie du lieu l'hommage de ces*

ondes... je vais l'appeler ! » À cette évocation, ni le génie du lieu, ni l'ombre de Manfred n'apparurent... Mais il y eut un cri, un cri de douleur. Je vis Doug reculer brusquement ; la main qui venait de se tendre vers l'eau magique se crispa sur sa nuque. Un filet de sang filtra dans l'interstice des doigts. Doug lâcha un énergique *Dam !* et, comprenant le drôle de la situation, se prit à rire malgré sa blessure. Je ramassais le petit caillou que « *la gerbe d'écume lumineuse comme la queue du cheval pâle du coursier géant, monté par la Mort, décrit par l'Apocalypse* » venait de lui précipiter sur la tête. Et nous rentrâmes à l'hôtel, penauds, ma foi, et Doug jurant qu'on ne l'y reprendrait plus (premier enseignement pratique d'un voyage dans les Alpes), à vouloir imiter des Manfred ou évoquer l'esprit des lieux sous une cascade.

Cette mésaventure coûta à Doug trois jours de lit dans une chambre aux cloisons blanches d'où la résine coulait comme d'un arbre à caoutchouc. Il mit à profit cette halte forcée pour

lire les *Escalades* de Whympers que, comme par hasard, je trouvais dans ma valise, entre deux chemises de sport. Malgré cette prose suggestive et son bobo rapidement guéri, Doug hanté par la présence du « génie de la montagne » décida de ne plus différer notre départ pour la Wengernalp. De là, nous vîmes « le Mont-Jungfrau », carré dans la majesté de ses glaciers, émerger d'un vallon qu'assombrissaient les faisceaux de grands pins noirs. De nombreuses cascades rayaient les parois rocheuses, lamellées de bandes d'herbe d'un vert acide. Une ombre translucide gisait dans ces bas-fonds, semblable à un lac immatériel. De loin en loin, un glacier en s'effritant dans l'abîme, bousculait cette immobilité et l'écho, dans ce silence auguste, ricochait à la façon dont se propagent les ronds concentriques d'une eau subitement perforée. Très haut, le galbe de l'arête glacée se développait dans l'azur héraldique.

J'avoue que je subissais avec violence (et ce n'était pas la première fois) la séduction vraiment poignante de ce spectacle unique. Quel autre paysage des Alpes, je vous le demande, aurait pu offrir à Byron un cadre plus exactement romantique ? Le caractère du décor est ici si précis, si impératif, qu'il dicte le ton du drame, impose sa loi et façonne les personnages selon son atmosphère. Ah ! qu'il eût été grand, Mounet-Sully, loin des tréteaux du Châtelet et affranchi de la partition de Schumann, seul, sur ces rochers, pareil à Manfred, apostrophant la cime glacée !... « Ô terre ! ô ma mère ! et toi, lueur du jour naissant ! Et vous, montagnes !... et vous rochers !... Quelle beauté dans ce monde visible ! quelle magnificence en lui et dans sa vie profonde !... » Tout à coup, je remarquai que Doug, l'âme dilatée absorbait avec appétit de la neige, pour éteindre la grosse soif qui nous raclait le gosier. J'intervins aussitôt, mais les conséquences ne se firent pas attendre qui précipitèrent nos pas vers l'hôtel de la Scheidegg, encombré de tou-

ristes bruyants. Une livre de bismuth conjura le sort. Mais Doug en fut quitte pour renoncer à notre retour par les glaciers du Valais et regagner Genève par le premier train. Une vigoureuse contre-offensive de riz-macaroni eut raison de l'indisposition fâcheuse que lui infligèrent les neiges foulées par Manfred. Second enseignement pratique : éviter dans les Alpes de manger (lyrique ou pas) de la neige.

Je vous demande pardon, Monsieur, de mêler ici des considérations si prosaïques à des propos si élevés, de marier ainsi le grotesque au poétique. Du tout, ne riez pas. Si avant de commencer mon récit des Drus, je vous accable d'un tel exorde, c'est que je voudrais que vous notassiez par quel enchaînement d'idées et de circonstances, mon ami Doug, épris de la montagne dans les livres, arriva à l'aimer pour elle-même et comment Byron, Shelley et Ruskin (avec qui j'eus l'honneur de collaborer en cette occasion) contribuèrent à faire de lui,

malgré sa claudication, un alpiniste de bonne trempe.

II

L'été suivant resserra notre amitié. Doug saturé de littérature alpine ne demandait qu'à suivre les conseils de l'acrobatique Mummery ou l'exemple d'énergie d'un Coolidge. La perspective d'une longue campagne alpine élargissait le flux de ses sentiments et imprimait à son corps délicat, une poussée de saine vigueur. Ce n'était plus le jeune homme un peu névrosé, spectateur de la nature à travers le prisme des théories ruskiniennes ou dans le décor d'opéra-comique byronien, mais un homme prêt à affronter la haute montagne *et qui sait ce qui l'attend*. Cette crânerie me plut. Je répondis à ce témoignage par une égale marque de

confiance. Deux mois durant, descendant le moins possible dans les villages, vivant plutôt au-dessus de 3000 mètres qu'au-dessous, évitant l'hôtel pour la cabane ou le chalet, le col facile pour le glacier, nous errâmes du Mont Blanc à l'Engadine. Doug se laissait pénétrer avec une sorte de béatitude par les tableaux apparus offrant leurs impressions neuves comme une feuille d'images qui se déplie. Ses crises de mélancolie s'espacèrent. Et à la conquête de quelques cimes, il joignit, ce qui est mieux, la découverte d'une sensibilité perfectible à l'infini. L'alpinisme s'empara de mon ami avec la force que seule la passion déploie à enchaîner notre cœur et séduire nos sens.

Avez-vous observé, Monsieur, combien la montagne s'empare vite de l'homme prédisposé à l'aimer ? Cette inclination, au caractère irrésistible, définitif presque toujours, se greffe sur ses sentiments comme dans la vallée, le torrent, perpétuel accompagnement mineur se

superpose au paysage. Tel celui qui a vu la mer ou le désert, l'aime et ne l'oublie pas.

*** ***

Pour la troisième fois, août revint. Par un matin sonore de soleil, nous débarquâmes, comme il convient, au pied de l'Aiguille du Dru. Notre lourd attirail amoncelé çà et là nous permit d'occuper le tiers vacant de nos chambrettes de l'hôtel de Montanvert. Les planchers meurtris, marqués de mille pointes de ferrures et de piolets, un visage ravagé sur quoi s'acharna la petite vérole, nous renseignèrent sur nos prédécesseurs. Tant d'éloquents stigmates agirent sur nos ambitions et nous jurâmes de poser sur tous les sommets (à notre portée) des environs, nos chaussures énormes. À l'atmosphère du logis, s'ajouta celle de l'extérieur. Les fenêtres encadraient l'élancement vertical, couleur pertuisane rouillée, du Petit Dru,

image fière comme celle d'un blason. Et naturellement, de partout où nous grimpâmes, de toutes nos promenades, de toutes nos excursions, nous nous heurtions à l'impératif obélisque. Son ombre, le matin, barrait la Mer de Glace. Il nous fallait la traverser et à peine étions-nous touchés par elle que l'odeur des roches puissantes qui la projetaient semblait s'insinuer en nous. Le soir, le soleil couchant lui décochait ses traits et la cime dardée flam-bait dans le ciel d'ardoise comme une fusée arrêtée en pleine trajectoire. Jusque dans les heures de délassement que nous goûtions sur le gazon de l'esplanade, l'obsession se prolongeait : le petit Temple de la Nature et sa procession de fantômes romantiques, se tenait là, comme agenouillé dans une adoration perpétuelle. Et sortant du cortège, Byron et Shelley saluaient « ce splendide et funèbre chaos », d'où jaillissait le Petit Dru. Follement difficile, farci de risques et semé d'embûches, ce pic figurait sur notre liste noire. N'était-ce pas jus-

tement là une des causes principales de notre envoûtement ?

L'escalader ? J'avoue que cette idée me faisait un peu peur. Avec guides, oui. Mais nous tenions à notre indépendance et sur ce point, nous n'aurions pas cédé. Je ne crois pas qu'il existe au monde de spécimens d'hommes plus intransigeants que le « sans guide ». Entêtement souvent ridicule, mais qui, cependant, ne va pas sans mérites. Le développement de cette thèse m'éloignerait de mon objet et je reviens au plus vite à celui-ci pour vous dire que, mettant à profit un jour de pluie, nous descendîmes à Argentière présenter nos devoirs à Jean Charlet-Straton. Cet homme célèbre dans les milieux alpins, fils de respectables paysans, eut dans sa longue vie, deux grands moments où les forces en lui s'exprimèrent de façon fort différentes : l'un fut sa conquête du Petit Dru, où, après une tentative solitaire d'une audace miraculeuse, il entraîna deux camarades qui l'aidèrent à maîtriser une paroi infranchissable

et l'autre, l'aveu de son amour à Miss Straton, l'Anglaise de qui il était le guide et dont il devint le mari.

Dans son salon aux meubles anglo-saxons, sous le verre des vitrines aux bibelots disparates et devant des photographies de Rome ou de Florence appliquées aux murs, ce vieillard modeste à tête d'apôtre, ce héros de la plus éclatante des victoires alpines nous enchantait par sa bonhomie et ses confidences sur la première de ses conquêtes. Le Petit Dru, *son* aiguille, *sa* montagne à lui, vivait dans son âme restée enthousiaste, non pas comme une impression lointaine tassée parmi les souvenirs, mais ainsi qu'au cœur d'un amant fidèle, une image passionnée. Ses mots nous troublaient. Nous palpitions d'envie.

Sur le pas de porte, en nous reconduisant, appuyé sur sa canne et le regard levé vers les parois lisses, érigées en pylône qu'une sphère de nuages tronquait, le vieux guide nous recommanda la prudence (ce sont là conseils

d'usage) puis, comme attirées soudain par l'aimant de notre ardeur juvénile, des paroles inattendues écloreient qui trahirent sa pensée et fixèrent notre destin :

— Moi, j'avais pas beaucoup plus que votre âge quand j'ai gagné le Petit Dru ! Avec une tête solide, de l'attention, de la persévérance, on peut grimper partout... si ce n'est vraiment pas tenter le bon Dieu !

Ce vieillard venait d'un coup de briser les barrières que j'avais, avec patience, élevées entre la cime défendue et nous, d'affranchir nos désirs refoulés et de restituer, à nos sentiments réprimés, le libre jeu de leur exercice. Un singulier allègement, une détente de tout l'être, la sérénité dans laquelle baigne le cœur après une épreuve qu'un dénouement heureux délie, c'est dans cet état de plénitude que nous remontâmes au Montanvert. Le Petit Dru se dégageait lentement des brumes vespérales et bien que nous marchions en silence, un accord tacite faisait converger nos intentions.

III

Le voici notre grand jour. Personne ne connaît nos desseins. L'affaire a été menée avec la circonspection d'un complot. Inutile qu'on sache au Montanvert que deux alpinistes, dont un boiteux, tentent, sans guide, la « traversée » des Drus.

D'absurdes épithètes blesseraient nos oreilles, en vain. Nous pouvons échouer et notre amour-propre se refuse aux doléances. Nos renseignements ne nous donnent que des nouvelles encourageantes. Ravanel, Joseph Ravanel, vous savez, le guide du roi des Belges, l'as de Chamonix, arrivé hier du Grépon, m'assure « que les Aiguilles seront fer-

mées pour quelques jours à cause de la pincée de neige de ce matin. »

Voilà qui fait notre affaire ; raison de plus pour partir. La neige peut fondre et nous serons les premiers à « rouvrir » les Aiguilles ! Au télescope, on voit la Vierge, au sommet du Petit Dru, étinceler comme l'Ange du Campanile dans le ciel léger de Venise.

Le refuge était vide. Nous y laissons notre fièvre et l'angoisse sourde qui nous a cloués sur le lit de camp en une lucide insomnie. Quelle impression de calme ! Dans nos volontés tendues point notre âme reconquise. Nous sortons sur la terrasse devant la cabane. La nuit dort dans son berceau clair de glaciers. Notre front brûlant est sensible au froid comme l'eau l'est à la brise. Je déroule la corde. Doug pousse la porte et glisse le verrou. Nous nous attachons. Dans combien de temps, dans combien d'heures nous détacherons-nous ? Ce soir nous reviendrons. Reviendrons-nous vraiment ce soir ? Mon ami refera les

mêmes gestes pour ouvrir la porte pendant que je rassemblerai la corde dénouée. Le même grincement des gonds vibrera dans le lourd vantail. Dans la pièce assombrie, nous retrouverons les choses identiques à elles-mêmes, les mêmes choses que ce matin. Nous seuls serons changés. Le cercle magique du Petit Dru sera rompu : nous serons d'autres hommes...

À l'heure où, dans le pâle air bleu, l'aube effaçait les étoiles, nous sommes partis. Les hauteurs démasquaient sournoisement leurs structures énormes. Échafaudage d'immenses dalles, brisées, serties de névés blêmes. Le jour naissant se diluait lentement dans les ténèbres crispées. Une lividité, incertaine comme une buée, se levait du glacier et emplissait l'estuaire par où, comme à la dérobée, nous prenions le large. Le sol gelé crissait sous les clous. Des crevasses nombreuses s'opposaient à notre évasion. Par de frêles arches de neige, nous nous fauflions, rapides, entre ces oubliettes pleines de noirceurs et de gargouille-

ments sinistres. Le bord du glacier se relève. Ce n'est plus qu'un golfe étroit qui s'enfonce dans les escarpements du Grand Dru et du Pic sans Nom.

De la terre dévalée jonche la neige de taches ocreuses. La parabole agile de cailloux y a laissé les stigmates de ses rebondissements. En route la lumière nous a rattrapés. Nous tournons le dos à l'Aiguille Verte et obliquons vers le nord. Partout, c'est un redressement pétrifié fuyant vers le ciel. Quelque part, au long de ces rochers, se suspend notre itinéraire. Le soleil à peine décroît, irise d'un grésillement purpurin les arêtes les plus élevées, frontières de la terre et du ciel. Des tours de pierre çà et là, des pinacles neigeux sur quoi s'écrase un rayon, sont dardés comme des torches. De la pénombre fluide, moirée de reflets mauves, se traîne encore aux cryptes des abîmes. Un silence étonnant enduit la montagne d'une laque impondérable. La calotte du Mont Blanc éteint son incandescence. Plaque

de fonte rougie qui tout à l'heure cautérisait l'espace olivacé. Mais nous qui sommes encore dans les bas-fonds, nous remuons de l'ombre et brassons du froid.

Doug marche en tête. Deux saisons d'entraînement l'ont transformé. Son corps svelte n'a plus l'hésitation de naguère. La montée donne à ses mouvements une allure harmonieuse. Les jambes fines, moulées dans les bandes de laine, se déplacent avec une sûreté exacte, si rythmée, que le pauvre pied infirme n'altère point la cadence. Doug porte en bandoulière, telle une écharpe de coureur, la corde de réserve. Quarante mètres. La diagonale du filin appliquée au buste souligne la largeur des épaules posées sur des hanches étroites. Les mains, dans des moufles épaisses, sont boulonnées au manche du piolet. L'outil brandi, puis abattu avec force, sollicité impérieusement par la pente, blesse à chaque coup la neige coagulée de glace. Les éclats dégringolent avec une vibration aiguë de verre brisé. Et, par l'échelle

fragile des entailles, nous nous élevons avec lenteur vers la paroi. Là, je passerai devant. Mais en prévision de l'escalade du Grand Dru et de la descente scabreuse pour joindre le Petit Dru, je me ménage. Les heures imminentes nous réservent de l'inouï. Pour le moment, je suis spectateur et témoin ; ce rôle n'est pas désagréable. Entre Doug et moi, bouge la corde tendue. Ce chanvre contient un symbole splendide : le dévouement absolu en prévision de la mort. Lui, seul, et rien autre, pourra parer à la catastrophe qu'on frôle à chaque pas, nous en libérer ou nous y anéantir. À plusieurs reprises, Doug s'est retourné. Du haut de son intervalle de dix mètres, il me crie un « Hallo ! » que je traduis à ma manière : coup de sonde dans le moral de la caravane. Mais, tout autant que lui, je suis taciturne. Ma réponse à peu près monosyllabique le renseigne. Notre état intérieur continue d'être à l'unisson. Et cette confiance commune suffit. Oui, je suis content. L'espoir du succès vit en moi et l'audace intelligente de Doug me ravit. S'il en était autrement,

le laisserais-je se débattre dans cette impasse du glacier ? Son joli visage qu'abrite l'aile du feutre rabattue sur les oreilles à cause du froid est encadré d'un mouchoir rouge. Mais voici que dans ses yeux s'annonce cependant sa tristesse de toujours. Il en sera donc le forçat à perpétuité ?

Nous en avons fini avec le glacier. À la neige succède la pierre, à la douce inclinaison du névé, le plan vertical du roc. Nos corps, comme s'ils rampaient, épousent la ligne droite de la paroi. La cinématographie a de ces compromis avec le décor. Ainsi voit-on un motocycliste goguenard rouler contre le mur d'une maison à quinze étages. Ici, nous sommes loin de la foire aux illusions ! Dans ce stade à pic, sous le soleil à peine né qui palpe le granit encore imbibé de froid nocturne, le ciel bleu, froncé de houle blanchâtre, le silence, réceptacle sonore des rumeurs de la montagne, le colysée un peu terrifiant de l'Aiguille Verte et de ses sombres contreforts, ce nuage enfin,

qui survole le Requin et fuit au fil du vent, vers l'Italie, sont les témoins impassibles de notre effort. Lutte silencieuse et profonde où chaque geste mûrement ordonné obéit à une pensée, affirme une intention. Comment dire la coordination des mouvements qui s'ajustent avec un équilibre si parfait qu'on pense aux raisons cachées de la destinée ? Comment traduire ces poses ? Quelles images inventer pour l'évocation de cette patiente conquête de la muraille ? La statuaire antique fixa la jeune gloire de l'athlète, mais je ne trouve pas dans ce peuple de marbres divins, le style que crée le corps quand il escalade un rocher. Les mots d'usage ou les périphrases nobles qui servent à décrire la marche ou le saut, la course ou les jeux, s'avèrent ici périmés et dénués de sens. Ici, le cerveau seul commande ; l'œil estime, calcule et décide. Ce bras qui s'allonge, ou cette main qui se contracte, ou cette jambe qui se détend par degrés, ou cette poitrine qui s'incruste dans la pierre pour libérer cette cuisse et permettre à ce pied de se hausser

d'un cran, tout ce mécanisme ne fait qu'exécuter une manœuvre obscure. Ni réflexe ni spontanéité. Mais lenteur, sagesse et calcul. Un ralenti impitoyable règle et dissèque chaque déplacement des membres. Rien n'est abandonné à l'instinct sinon le choix de la direction. Du cerveau, poste de commandement où la volonté impose sa dictature, descend l'ordre. Mais entre l'ordre et l'exécution, il y a la pause d'un temps où le geste encore replié puise son inspiration. Là-bas, des juges président aux jeux athlétiques ; des camps sont formés où les rivalités se lèvent et se heurtent. Ici, il n'y a rien. L'isolement est total. Il n'y a que l'ombre d'un sablier qui glisse sur la paroi nue et s'attache à nos pas. L'amour dans un cœur douloureux a seul cette insistance.

Notre arbitre, c'est la mort. À ce paroxysme de vie, sa présence donne un éclat sans pareil.

Présence de la mort, présence constante de la mort. Arbitre impitoyable et juste.

Petits cailloux qui bourdonnez comme un frelon irrité en lacérant l'air de votre chute, ayez pitié de nous.

Callosité du roc sur quoi notre main se crispe, retenez-nous.

Dalles fendues appuyées contre l'espace, que notre escalade piétine, ayez l'immobilité de la tombe.

Surplomb dont l'encorbellement pousse notre corps avec une douceur pateline au-dessus des parvis du gouffre, ayez pitié de nous.

Minuscule saillie, maintenez notre pied pendant qu'un bras aveugle tâte désespérément la roche polie, minuscule saillie qui portez notre vie, soyez pitoyable.

Murailles que les vents flagellent,
Double attirance des abîmes, de bas en haut et de haut en bas,

Taches de neige abandonnées de la lumière qui mourez comme des violettes en des retraits inaccessibles,

Impétueux élancements des arêtes vers le
ciel assailli,

Jardins glaciaires suspendus, couleur de
jade et bleu-de-roy, jardins glaciaires aux fa-
laises de cristallerie,

Blancheur crépitante des glaciers au soleil,
étales comme une calme mer,

Litanies du silence,

Litanies des horizons,

Mélopées des torrents lointains et d'invi-
sibles avalanches,

Odeur cruelle de la roche,

Odeur fade de la neige,

Relents du gouffre,

Ayez pitié de nous, protégez-nous.

Beauté du ciel,

Beauté de la lumière,

Beauté des couleurs,

Beauté de tout,

Présence de la mort,

Présence constante de la mort,

Ayez pitié de nous, protégez-nous.

Faites, Beauté de vivre, que votre vertu en nous, nous soulève jusqu'à la cime. Accueillez nos joutes solitaires comme le gage le plus pur de notre foi.

*** ***

L'ordre de marche est renversé. C'est moi qui suis en tête : j'agis. Doug, à l'extrémité de la corde, ne s'en tire pas trop mal. Je le vois en raccourci ; presque toujours à vol d'oiseau. Il émerge avec prudence du précipice. Il me suit fidèlement, pas à pas, comme une remorque épouse les écarts de marche de son remorqueur. L'intervalle entre nous se resserre ou s'agrandit, suivant la difficulté de l'endroit. La corde bouge. Elle avance ou recule ; elle va et vient ; elle scie. Des mains sont devant et des doigts remuent comme les pattes d'une araignée hésitante. Un piolet racle la muraille, on dirait le froissement de deux fers qui se

croisent. Une échine se courbe et se balance. Un visage basculé sur la nuque interroge le mètre carré qui s'offre. Le corps, comme aux écoutes, détend ses muscles contractés, s'élève d'un pas et reforme un mouvement qu'il défait. L'ahan halète contre le fût raboteux. Nul autre bruit. À peine une parole perdue. Tout est intérieur. La corde remue encore. La répétition des mêmes mouvements se reproduit. Tout recommence sans cesse. Et ainsi, non pas en foulées ou au pas, mais en brassées, tel un nageur porté par l'horizontale d'un lac, nous nous dégageons du soubassement par durs à-coups. Sous nous, la perpendiculaire aérienne commence à se tasser.

D'un regard circulaire, j'entrevois l'étendue. À droite et à gauche, au-dessus et au-dessous, le flanc uni de la montagne : une rondeur de pilier. Nous oscillons entre terre et ciel qui se disputent notre sensibilité. Cependant, si j'avais à designer le précipice le plus despotique, je di-

rais que c'est celui dont mon menton touche le fond.

Des gradins. Des couloirs. Des « cheminées ». Des corniches. Le corps coincé dans l'intersection de deux plans, ajoute à l'offensive des bras et des jambes, l'attaque des reins et des coudes ; il engage la réserve des genoux et du torse et jette à l'assaut le renfort des épaules. Le corps n'est ainsi plus qu'un faisceau unique d'efforts conjugués. Trente mètres nous séparent de l'arête.

Le ciel coule à notre rencontre. Le pan taillé à pic qui s'interpose, se rétrécit. Nous gagnons un peu de terrain. Je sors d'un repli d'ombre et mes mains dressées trempent dans le soleil. Dieu, qu'il est lourd à hisser ce corps armé pourtant d'une musculature si solide ! Le contour net d'un saillant m'arrête. Impossible de voir au-dessus. Plus rien ne me sépare du ciel que ce bout de rocher. Vais-je échouer là au pied de ce petit mur ? Je m'étends. Je grandis de quelques centimètres. Mes mains

flairent la roche. Elles la tapotent et s'abaissent. Puis elles s'élèvent, supplient et échouent de nouveau. Leur cécité frôle encore une fois la pierre. Mais elles retombent une troisième fois. Cependant, là-haut, voici qu'elles ont deviné une rugosité où les dix phalanges s'amarrent. Faut-il risquer le coup ? Mes yeux, furtivement, obliquent par dessus mon épaule droite et l'impression du vide anesthésie pendant un millième de seconde mon courage. L'axe de mes mollets rigides, commence à trembler comme trépide le couvercle d'une chaudière soumise à une atmosphère excessive et menace d'éclater. Quel vacarme en moi, Seigneur ! Je sens mon cœur marteler la paroi et gonfler ma gorge de son tapage alterné. Je temporise encore, je halète. Mes doigts triturés tiendront-ils encore longtemps ? Je suis prisonnier de moi-même. Du plomb s'immobilise. Une fatigue aiguë brusquement me plonge sa lame dans les reins. Je voudrais crier, mais ma gorge est sèche, ma bouche tarie de salive. De la sueur me brûle au

coin des paupières. Je ne sais plus ce que je dois faire. Doug invisible, en position d'attente quelque part, s'inquiète et me questionne. Je ne comprends pas ses paroles. Il crie de nouveau. Il me demande ce qui se passe. Ah ! je voudrais le voir à ma place, lui, l'infirmier, celui que je tire depuis des heures. Mais je fais taire mon injustice. Je ne réponds pas. Je m'en veux de ma brusquerie, même inexprimée. Mon sang s'empare violemment de mes tempes. J'ai les mâchoires comprimées. Un étau. Et pourquoi ce souvenir absurde ? À une théorie sur la connaissance du cheval, à l'École d'aspirants d'artillerie, un capitaine vétérinaire parle de l'« os zygomatique » ! Ma position devient parfaitement ridicule... Nous sommes vaincus. Impossible d'aller plus avant. Une faiblesse corrode mon énergie. Tout est fini, Ravanel avait raison : « Les Aiguilles sont fermées ! »... Il ne nous reste qu'à redescendre.

... « L'os zygomatique » !... Soudain, je suis parti. Les leviers de mes bras ont actionné leur

pesée. Je me suis soulevé avec une délicatesse infinie, comme si je me *senta* soulevé. Je ne me suis pas débattu. Mon corps détendu s'allégeait divinement. Mes jambes ont quitté leur point d'appui. Je me suis élevé sans peine apparente. Il m'a paru un instant que je foulais l'air, comme une tendre pelouse sous moi. Mon état intérieur a reconquis sa souveraineté et s'accorde avec mon action. Lorsque ma poitrine a atteint le niveau de l'obstacle, la souplesse d'un rétablissement m'amena sur le saillant. Mes jambes formèrent l'angle d'une équerre, la gauche écartée de la droite. Mes reins s'arquèrent. Je me redressai. Et je fus debout contre le ciel, face à face avec un autre ciel. Sous moi, se creusa l'envers de la montagne. L'étendue de la terre s'accrut. Et, des lointains horizons surgis, l'espace vint battre le bord de l'arête, comme les flots, le rivage.

Le soleil m'appréhenda. Je sentis sa tiédeur imbiber mes omoplates. Cette caresse imprévue déclencha dans mon âme une irradiation.

Une exultation me posséda. Le nord s'appliqua sur mon visage. En même temps, le vent frôla ma peau. Sa fraîcheur fut pareille à l'haleine d'un vaporisateur. Alors, je vis mes mains meurtries ; une légère tache rouge, dix fois répétée, enlumina le bord de l'ongle : par la peau éclatée, le sang perlait doucement. Doug qui arrivait, le ventre sur la margelle, comme s'il sortait d'un puits, me demanda en riant si c'était là du carmin pour se polir les ongles ? Du carmin du Dru, oui.

Sur l'arête emmaillotée de neige, nous éprouvâmes avec étonnement la sensation de la marche debout. Depuis huit heures que nous rampions sur une surface perpendiculaire, nos corps s'adaptaient mal à leur position normale et cherchaient gauchement une protection illusoire, tel un aveugle. L'ombre de Doug, devant moi, a retrouvé son rythme et ponctue le névé scintillant. Il y a toujours un trou asymétrique. Derrière nous, s'allonge notre trace, comme un ruban bleu pâle posé sur la neige.

IV

Le sommet, ce n'est que cela ! Le désordre de quelques pierres au-dessus de quoi il n'y a plus rien. La courbure d'un ouragan géologique pétrifiée en pleine effervescence, puis brisée. Ces pierres regardent le ciel, comme une falaise l'Océan. J'ai éprouvé parmi les ruines du Forum, dans la déchéance de cette pierraille jadis déifiée, la même désolation.

Nous nous sommes avancés jusqu'à l'extrême bord et, penchés sur le vide, scrutons avec une curiosité anxieuse le tas de cailloux que d'ici, en contre-bas, compose la cime du Petit Dru. Ce promontoire difforme, dont les flancs alourdis s'écroulent, voilà la caricature

de la pure flèche que l'on adore du Montanvert. Une brèche aiguë enfoncée comme un coin au cœur du granit, écartèle les deux sommets.

— Notre-Dame des Drus ! fis-je, amer.

C'était effectivement le portrait d'une cathédrale, fantastique, succombant sous la poussée des durées immémoriales.

Mais la galerie transversale s'est effondrée, et pour passer de l'une à l'autre tour, la descente dans la brèche est l'unique issue. Du fond de cette entaille, une mince arête en arc-boutant accole la cime du Petit Dru. Deux cents mètres de distance à peine, et vingt-deux mètres de différence de niveau démantibulent la chaîne. Au-dessous de l'horizontale de dénivellation, il y a la pyramide renversée que figure la brèche profonde d'environ soixante mètres. L'analyse géométrique de cet espace réduit tient en quelques traits et ne rend pas l'aspect effrayant de ce site. En somme, notre effort réel allait commencer. Tel le cœur au

moment où ses démarches l'amènent à délivrer ses sentiments, doit asservir des contingences imprévisibles s'il veut suivre les voies subtiles où l'entraîne son désir.

Notre-Dame des Drus. Doug trouvait cette appellation plaisante et notre pensée errait à mille lieues de la Vierge que le télescope nous livrait la veille, quand, subitement, au milieu de l'éboulis, la statue en métal blanc se montra. La Vierge nous tournait le dos. Sur la grève des horizons, plongée dans son extase divine, elle semblait accueillir en rêve les dons que de toutes parts lui tendaient les lyriques étendues. Des vallées montait, comme un encens, le destin des hommes : terres fécondées, forêts et prairies, labeur, peine et bonheur. Les glaciers étalaient à ses pieds le tapis somptueux de leurs blancheurs. Le ciel incurvait sur elle son dais damassé d'azur. Et le silence, le silence des quatre mille mètres, se tenait devant elle, un lys aux doigts, ainsi que l'on voit dans

le tableau de Botticelli, l'ange de l'Annonciation s'incliner sur Marie.

L'apparition jeta sa surprise en nous. Et à l'examen du passage que nous allions affronter, nous sentions sourdre une vague appréhension. Pourtant, la Vierge était là, à portée de voix. Nous aurions pu la héler. Nous aurions pu, en articulant, nous comprendre d'une tour à l'autre. De cette présence (et ce n'est point là un sentiment profane) émanait un charme féminin dont nous éprouvions l'indécise séduction. Sa grâce adoucissait l'hostilité du lieu. Sombre îlot rocheux d'une mer de cimes. Oasis de pierre dans un désert de verticalités, c'était comme si quelqu'un se trouvait réellement là-bas et nous voulait du bien. Ah ! parler avec d'autres humains ! Mais aujourd'hui les sommets sont déserts. Le rayon que Doug souhaitait de voir glisser du fond des cieux et se poser à nos pieds pour un téléférique moelleux jusqu'au seuil du refuge n'abaissa point son pont-levis. Nul miracle ne vint à notre aide, et

nous nous trouvâmes terriblement loin de tout sur cette cime perdue. Nous eussions pu cependant nous féliciter car cette ascension sans guide représente déjà un exploit estimable. Mais un malaise imperceptible nous opprime.

Une dissonance dans notre sensibilité prévient tout épanchement. Telle une flamme ardente destinément courbée par le vent.

Au fait de quoi s'agit-il ? Le Grand Dru ! Oui, nous sommes juchés sur le Grand Dru. Mais ce n'est point pour cela que nous avons échafaudé tant d'efforts. Le Grand Dru n'est que le repère indiquant le terme de la première étape. Notre but est là-bas, au bout de l'impasse, là-bas, sur l'éboulis où la Vierge prie. Lorsque, substitués à l'ange de l'Annonciation, nous nous inclinerons devant Elle, alors seulement nous pourrons nous louer de notre victoire.

— Du tout, Monsieur, votre question est bien naturelle. Vous ne comprenez pas com-

ment, pour monter au Petit Dru, on y arrive par une descente. Drôle d'itinéraire, pensez-vous : ces jeunes gens divaguent. Je vous dois un aveu : c'est par crainte d'un échec que nous allongeons notre expédition et prenons à revers notre montagne. Le Grand Dru est d'un accès *relativement* facile ; mais le Petit Dru offre une complexité d'obstacles qui le rendrait digne de figurer entre le lion de Némée et l'hydre de Lerne. Entre nous, je suis convaincu qu'Hercule aurait échoué là où passa Charlet-Straton. Sans rien exagérer. Tandis que, pour nous, descendre la paroi escaladée par l'héroïque paysan chamoniard est une acrobatie que nos forces autorisent. Saisissez-vous maintenant la petite lâcheté de notre subterfuge ? Je continue.

Il était deux heures de l'après-midi. L'alpiniste est l'homme des aurores. La longueur des matins favorise ses desseins. Mais, passée la

barre sans ombre du milieu du jour, sa situation peut brusquement empirer.

Doug éreinté fume sa pipe. Je suis étendu sur le dos, les yeux fermés. Une pastille de kola fond dans ma bouche. Je jouis du calme. Mon corps est un arc débandé dans la trêve du combat. En moi s'abolissent les instants si proches pourtant qui usèrent mon âme à ces rochers revêches. Les antennes de mon subconscient elles-mêmes s'engourdissent.

Mais ce répit n'a pas duré. Il me semble que j'ai dormi longtemps, alors que quelques minutes seulement transfigurèrent en un nirvana cette âpre halte sur la cime. J'ouvre les yeux. Le firmament m'envahit. La pastille de kola a fondu sur le côté gauche de ma langue et provoque une légère brûlure. C'est par cette sensation prosaïque que je rentre dans ce moment pathétique de vie, à 3752 mètres d'altitude, sur la tour nord de Notre-Dame des Drus. Je m'assieds. Je suis de nouveau mon maître et les réalités ambiantes, sur-le-champ, m'assiègent.

D'abord ce nuage ellipsoïdal qui surcharge la calotte du Mont-Blanc : on dirait un dirigeable en dérive ancré sur la neige et qui attend son sort. Puis le ciel : une vaste prairie brouie par le givre. Les dernières clairières bleues se resserrent. Une barre de petits nuages blanchâtres moutonne derrière le col du Géant. Le soleil n'est plus qu'un phare très lointain dont le halo suffoque sous les vapeurs. Et bientôt, au pied des arêtes, des ombres pareilles à des cyprès couchés sur la neige, pâlirent puis s'effacèrent. Les solitudes neigeuses abolirent leurs fêtes éblouissantes. La lumière se retira des glaciers et les glaciers livides moururent. Un grand recueillement se mouvait sur les Alpes. Ainsi, sans drame, sans éclat, le décor changea de beauté. Les valeurs du spectacle se modifièrent avec la simplicité d'une lampe qui s'éteint, transformant l'âme d'une chambre et la chargeant de mystère.

Doug se plaint de violents maux de tête. Un étau lui broie la nuque. Une lassitude perfide le paralyse, l'isole dans une indifférence complète, en marge de mon enquête sur le temps qui se gâte et la paroi de la brèche. Je ne puis plus compter sur mon camarade. Alors je me sens très seul. C'est une chose épouvantable que d'*avoir peur*, en montagne. À deux, le choc répartit sa brutalité. L'échange entre les âmes oppose une solidarité aux menaces imminentes. Mais être seul à les supporter, à pressentir le souffle de la déroute monter des abîmes comme une marée que rien n'endigera !... Fuir. Où ? *là-haut, on ne peut pas fuir*. Chaque pas est un problème ; chaque mouvement, une recherche d'équilibre. Se cacher. Où ? Et à quoi bon ? Attendre. Quoi ? Nul secours à espérer et tout à redouter. Je commence à avoir peur. Ma conscience me crie mon forfait et réprouve la stupide audace qui m'a amené à conduire ici Doug le boiteux. Je réplique : « C'est Doug qui est coupable : il a capté ma confiance et maintenant il la trahit.

La victime, c'est moi ; je suis victime d'une trahison. En dépit de ses résistances, j'ai livré cette montagne à Doug. Sa lâcheté transforme en guet-apens notre expérience. » Ainsi je masque mon trouble par des mots menteurs. Mais ils ne font que m'agiter et précipiter la panique de mes pensées. Un abîme s'ouvre en moi. De quelle déchéance suis-je donc capable ! Irai-je jusqu'au bout de ma faiblesse ?...

Un train siffla quelque part. Son sifflement décocha un dard qui inscrivit une hachure dans le silence et se planta en nous. Ce détail futile fit dévier nos pensées, et notre destinée changea. Nos regards se détachèrent des nefs montagnardes et s'abaissèrent vers la vallée. Chamonix, minuscule, était tassé là au fond : cube d'hôtels lilliputiens, chalets et forêts, filet des routes et des sentiers, eaux laiteuses et prairies. (Les primitifs ont le sens de cette représentation naïve et méticuleuse du paysage). Et là-bas, dans cette auge de verdure, des hommes jouissaient tranquillement de la vie,

appréciaient leur confort. C'était aujourd'hui jeudi ; il y avait un match de tennis au Grand Hôtel ; notre ami Kennedy devait y prendre part en *single* et en *double* et comptait sur nous pour le thé. Doug m'envoya, avec une bouffée de fumée, sa pensée ; elle croisa la mienne. Nous nous regardâmes :

— Vous pensez à Kennedy ?

— Non... au thé, soupira Doug.

Cette réflexion me parut si burlesque que j'éclatai de rire. Instantanément, je me sentis soulagé ; j'en profitai pour pousser à fond une contre-attaque.

— Eh bien, Doug, mon vieux, où en sommes-nous ?

—

— Vous ne vous sentez pas bien. Raison de plus pour ne pas moisir sur ces cailloux. Vous avez marché jusqu'à présent comme un chamois ; vrai, vous êtes épatant. Votre jambe ne

s'en ressent pas. Vous verrez qu'une fois debout, votre mal de tête passera. Je ne sais si nous pourrons rentrer ce soir au refuge. Vous l'avez du reste deviné, n'est-ce pas ? Un bivouac ne vous effraye pas, tant mieux. Mais où bivouaquer ? Ici, serait pure folie. Le temps se gâte et je n'ai nulle envie d'être brûlé vif par les éclairs ; ces damnées Aiguilles sont, pour la foudre, une cible de prédilection. Redescendre par où nous sommes montés ? Oui et non. Mais vous vous souvenez, nul emplacement propice à un bivouac avant les gradins, au-dessus du glacier. Or, si l'orage nous surprend en route, nous sommes perdus. Et puis... entre nous, si par hasard demain, il faisait beau temps... Est-ce que vous vous rendez compte que nous avons déjà fait les deux tiers du trajet ?... Croyez-vous, quelle malchance !... Rater le Petit Dru de si peu ! Tenez, ce serait simple : descendre dans la brèche et remonter de l'autre côté. Le guide Kurz dit qu'en une heure et demie on peut y arriver. Renoncer à cette pointe fantastique pour quatre-vingt-dix

pauvres minutes après avoir trimé des heures et des heures ! Si nous continuions ! Pourquoi pas ? L'entreprise sera amusante, vous verrez, acrobatique, quelque chose de très « à la Mummery ».

Je vous propose ceci : décampons le plus vite possible, descendons dans la brèche et montons au Petit Dru. Une fois là-bas, si la tempête éclate, nous pouvons revenir au fond de la brèche et y passer la nuit, (la foudre aura moins l'idée de nous y rôtir que sur un sommet)... si la tempête n'éclate pas, vive Dieu ! nous attaquons tout de suite la descente du Petit Dru et tâchons d'atteindre avant la nuit le bivouac de Guido Rey et Amicis. Cet emplacement, nous l'avons examiné si souvent au télescope, du Montanvert : le mur existe toujours. Nous n'aurons qu'à nous étendre en arrivant et dormir. Très chic, comme à l'hôtel. Une chambre retenue par téléphone... Hein ? Vous ne trouvez pas mon idée séduisante ?

Je m'arrête. J'ai beaucoup parlé. Mais je me sens mieux, réellement mieux, tout à fait remis. Et ma proposition est nette : brusquer notre marche en avant. Une confiance secrète me soutient. Mon moral décongestionné retrouve son aplomb. J'éprouve maintenant l'accumulation d'énergies neuves. Comment ai-je pu céder à la peur ? Est-ce bien moi qui parle ainsi ? J'exagère pour rétablir le règne de ma volonté. Je force le ton ; je propose un défi à ma raison ; je m'engage à fond pour être sûr de moi-même et regarder en face, sans ciller, l'augure au visage sinistre, que chaque instant peut débusquer.

Pendant ma plaidoirie, j'observais Doug. Il était assis, le buste en avant et enroulait avec méthode une bande molletière sur sa jambe repliée. Derrière lui, pareille à une tapisserie aux fronces bizarres, l'Aiguille Verte soulevait ses précipices pesants. Un couloir neigeux et ses ramifications évoquaient un bouleau stylisé. Les bras de Doug s'appuyaient sur ces

branches imaginaires où nul oiseau jamais ne se posa. Doug m'écoutait-il vraiment ? J'ai l'impression que mes paroles ne l'ont pas pénétré. Elles glissaient sur son mutisme et retombaient. Ce garçon est-il donc un orgueilleux ? Je lis sur son visage fermé d'autres préoccupations que celles du moment, le retour à je ne sais quel tourment. Quel tourment ? Toujours le même sans doute, celui que je devine en lui depuis le premier jour. Au fait, pourquoi ne m'a-t-il jamais confié sa peine ? Quelles circonstances de vie auraient pu mieux se prêter que nos étapes d'alpinisme à la suppression des cloisons entre nous ? Finalement, je suis jaloux. Sa peine secrète au lieu de m'attendrir, m'agace. Je voudrais le rudoyer pour le ramener à moi par je ne sais quel détour. J'ai essayé avec amitié de susciter son amour-propre et j'ai échoué. Il ne bronche pas. Il m'exaspère. Je deviens agressif. Je l'apostrophe avec rudesse. J'ose affirmer que je refuse la responsabilité de la suite de l'expédition s'il n'y prend sa part active. Je me souviens de mes dix doigts écor-

chés et je feins de ressentir une douleur lancinante. Je sollicite avec autorité son avis sur mon plan de marche. Mon stratagème réussit et Doug rentre dans la situation : mon projet lui convient. Il souffre toujours odieusement de la tête, mais cela n'a pas d'importance : il me suivra partout. Avec moi, il n'aura jamais peur. Il fera son possible pour me seconder. Quand partons-nous ? Son courage, sa confiance m'émeuvent. J'en éprouve une certaine fierté presque de la gratitude en même temps qu'une vague confusion. N'abusé-je pas de mon pouvoir ? Il est trop tard pour reculer.

La paroi de la brèche, liée au sommet par une légère moulure, s'en détache brusquement en quart de rond renversé. Elle appuie son élan sur une petite plateforme à dix mètres plus bas et, en deux larges foulées, vient se poser avec précision au fond de l'entaille. Une sorte de gouttière sillonne la muraille et dessine un Z majuscule. Il semble qu'en se cramponnant

aux branches de ce singulier graphique et en se laissant aller cahin-caha, nous ayons toutes les chances d'arriver au bas sans accroc. Des forçats en rupture de ban et réfugiés sur le toit de leur prison ne supputeraient pas mieux leurs chances. À soixante mètres, on voit le fond. Ici, nous savons ce qui nous attend. Tandis que là, sur la droite, c'est le précipice aux profondeurs aveugles. Sombre gorge de frimas où le soleil jamais n'a passé ses rayons : un kilomètre et plus de paroi équilibrée sur le glacier du Nant Blanc. Si nous devons tomber, mieux vaut choir sur la brèche que dans ce gouffre. Combien de temps nos corps mettraient-ils pour rebondir jusqu'au glacier ? Ah ! chute pour chute, le résultat serait le même : un élan-cement dans l'éternité.

Je vérifie le nœud de la corde sur la poitrine de Doug. Les aisselles sont libres, les bras jouent bien. Doug boutonne son veston, ajuste son chapeau, étire encore une fois les bras comme pour se mettre minutieusement au

point ou retarder d'une seconde le départ. Il déplace légèrement la corde, puis la replace, le nœud sur l'alignement des boutons. Il tapote ses poches pour s'amincir encore, sort sa pipe, la passe d'une poche dans l'autre (pourquoi ?), détend chaque jambe l'une après l'autre dans les larges plis du burberry ; il me recommande de ne pas oublier les piolets (je les expédierai avec le sac, tout à l'heure). Et il me regarde en souriant, ayant épuisé les derniers gestes qui le rattachaient encore à ce sommet, terre de salut. Son sourire me confie qu'il est prêt : je puis disposer.

Je dispose. Agenouillé le dos au vide, une main crispée autour de la corde, l'autre agrippée sur une protubérance, Doug s'immerge jusqu'à mi-corps. Dans ce premier temps, il a les reins collés contre la paroi cuivrée du Grépon, à cinq kilomètres derrière lui. Maintenant, basculé sur la droite, pour trouver une saillie, il obstrue le Requin et sa tête cogne aux séracs du Géant... Il tâtonne, il calcule et se ra-

visé. Soudain, il disparaît, comme englouti. Le panorama un instant désarticulé retrouve son ample déroulement. Sa majesté sombre lentement dans cette fin de jour précoce. Sur la cime déserte, je suis seul. Rien ne bouge dans l'immense isolement de tout, sauf en face de mon immobilité contractée, la corde, entre les pierres. On croirait à la présence d'une bête furtive qui gagne la paroi où elle se dissimule. Je suis assis, les talons dans une fente, les mollets raidis ; mes bras serrés dans l'écartement des jambes, s'unissent sur la corde. Comme une plante grimpante, le filin me menotte les poignets. À un mètre en avant de moi doublée autour d'un piton, la corde de réserve rejoint la corde d'attache.

J'attends. Mon attention est concentrée sur le bourrelet que forment au bord du parapet, les deux parallèles du cordage. Un journal plié en quatre, entre la pierre et les cordes atténue la friction de l'angle de chute. De temps à autre une brusque secousse défie mes biceps. Une

voix monte, étouffée : paroles brèves, sans suite ; des injonctions. Des paroles de commandement même. Avec quelle obéissance, je me plie à cette discipline ! Quand j'étais soldat, je saisisais avec moins de précision les ordres de mon lieutenant. À la caserne, il y a entre l'ordre et l'exécution, l'intervalle d'un temps que réclame la raison. Ici, le réflexe devance l'exécution. Les muscles entrent en jeu et s'efforcent de deviner l'intention qu'on leur propose avec l'exactitude d'une dynamo. Quelques centimètres de traction en plus ou en moins, qui pour moi ne représentent qu'un mouvement léger de l'avant-bras, se transforment à l'autre bout en sensations tumultueuses. Les vibrations d'une destinée animent ce chanvre rêche. Ne porte-t-il pas le poids d'une vie ? Je regarde autour de moi. C'est toujours, à cause du vide, à des milliers de mètres que mon regard ricoche. Un dieu sur l'Olympe eut-il jamais plus d'omnipotence ? Je ramène mon regard à des proportions plus modestes. Là, tout près de moi, la corde, par le milieu,

coupe le quart du journal. C'est un exemplaire du *Journal de Genève*, placé à l'envers. À force de le fixer, les lettres prennent corps et les mots se précisent. Je lis : « *GENÈVE... 3^e édition... Notes du Jour...* » Un sous-titre m'arrête, je le déchiffre avec beaucoup de peine, il est presque illisible :... « *Opinions et per... pers... ? Personnes* ». « *Personnes* » ? Non, le dernier mot est faux. Je recommence : « *Opi-nions et per... por... par...* » « *Par...* »... « *Par* » quoi ? « *Parquets* » ? Non plus. « *Parquets* » ? Mais ça n'a aucun sens, cela. « *Opinions et par-quets* », c'est simplement absurde, idiot. Je compte les lettres : il y en a neuf. J'épelle mentalement le mot « *Parquets* », « *P-a-r-q-u-e-t-s* » et mes doigts sur la corde qui s'est immobilisée tapotent huit coups légers. Donc, ce n'est en tout cas pas « *Parquets* » puisqu'il y a neuf lettres. Je savais bien. J'en ressens un soulagement et je devine le mot réfractaire : « *Portraits* ». Naturellement. « *Opinions et portraits* ». Ça, c'est un titre et même un titre original. Le

titre d'un article qu'on voudrait lire. Mon attention épuisée se détourne du *Journal de Genève*. Les pierres voisines ! Mais elles m'ennuient. Pas un lichen, pas un insecte à observer, rien. J'ai besoin d'autre chose. Cependant, ce n'est pas l'embarras du choix qui me tourmente. Entre ces cailloux et la royauté des espaces, il n'y a pas d'intermédiaire. Partout, je retrouve la ligne verticale ou la polissure de glaces louches. Monotone alternance de noir et blanc, draperie funèbre jetée comme une menace aux flancs des précipices. Nulle part, une parcelle de terrain où il serait doux de s'étendre et de fermer les yeux sur un repos facile. Différents sites agréables se kaléidoscopent dans mon imagination... Et des siestes en des formes irréelles défilent, lénifiantes...

... Un petit lac entouré de gazons, au-dessus d'une vallée dans la tiédeur d'un calme après-midi...

... Le sable chaud d'une moraine et l'odeur des absinthes sauvages...

... Au penchant d'un pâturage, une chapelle, et contre le flanc de cette chapelle, de la verdure fraîche... Je m'engourdis sur mon piédestal. Tout à coup, la corde me serre violemment la main ; les visions s'évanouissent. Que se passe-t-il donc ? Voici bientôt une demi-heure que Doug a disparu et à peine ai-je libéré dix mètres de corde, par centimètres.

— Lâchez, crie Doug... Lentement... Encore... encore... Halte... tirez... tenez ferme... Tendez... remontez un peu... lâchez maintenant... très peu... encore... halte !

Les millimètres s'additionnent comme les grains d'un rosaire. Et deux ou trois mètres sont encore filés ; la corde continue à bouger imperceptiblement, avec un léger bruit : la bête de tout à l'heure qui est revenue et grignote le tampon de papier. Les « Notes du Jour » sont déjà dévorées. Mais anxieuses, la voix de nouveau halète :

— Tendez la corde !... Tenez bien... lâchez un brin... J'y suis.

— Où ? hurlai-je – où êtes-vous ?

— Sur la plate-forme.

— Et plus bas, ça va ?

— ... Peut-on continuer ? insistai-je.

—

Toujours pas de réponse. Doug a des raisons pour ne pas répondre ; inutile de gaspiller le moindre effort. Il reprend son souffle et sans doute examine la paroi. Quelques minutes de silence exaspèrent mon désir de savoir. Puis le cordage eut deux ou trois tressaillements vigoureux, le filin de réserve se déplaça d'un pied, et j'appris par ces signes obscurs que Doug travaillait à notre salut. Au-dessus de l'Aiguille du Goûter, un nuage traversa l'étendue perpendiculairement aux mouvements de la corde. Leurs mobilités contraires se heurtèrent. J'en éprouvai un sursaut comme d'un

réveil brusque, tant était intense la concentration de tout mon être vers les paroles que l'abîme allait exhiler. Mais la corde ne bougea plus. Je lus dans son inertie subite, l'annonce certaine d'un échec. Je me résignai à ce nouveau délai pour assister aux silencieux déploiements des nuées. Le ciel entier, décroché de plusieurs crans, s'était insidieusement abaissé. Le cercle de l'horizon se fermait, cinglé sur ses contours par des vents venus des quatre points cardinaux irrités... Tout à coup, la corde recommença de remuer. Une sèche saccade échoua dans ma main, coup de patte du chien qui sollicite quelque chose. Et la voix lointaine soupira :

— Tirez... je remonte.

C'eût été vain d'insister. Doug devait avoir des motifs sérieux pour renoncer. Une sourde inquiétude entama alors ma fermeté. Et à larges brassées, comme un pêcheur retire son filet, je hâlai. Les mètres s'empilèrent et bientôt Doug émergea. Il enjamba péniblement le bord

et demeura couché. Je devinai l'agitation de son âme, l'accablement de son corps. Il tourna vers moi son visage, me regarda en soufflant et commença de parler. Son rapport : quelques endroits sont très difficiles, on pourrait les franchir grâce à la corde supplémentaire, mais il y a plus bas un obstacle insurmontable : le verglas. Il vernisse la muraille à partir de la plateforme. Chose pire, la brèche elle-même semble aussi verglassée. Mon ami reprend son souffle. Dans cette parenthèse se glisse le souvenir de Ravanel : « Les Aiguilles sont fermées ! » Quant au grand Z, il n'y faut point songer. Les traits de cette étonnante majuscule sont incrustés de glace. Un oiseau ne s'y tiendrait pas.

— Mais, continue mon ami, plus à droite, on rencontrerait un entablement au pied d'un ressaut d'une trentaine de mètres. À la rigueur, on pourrait y bivouaquer, pas de verglas, des pierres et un peu de neige. L'embouteillement

n'est pas à redouter ; une corniche, conduit à la brèche.

Il y eut un silence. Un silence même assez long. Doug considérait sa mission comme remplie. À moi de prendre les dispositions que la situation dictait et d'agir.

— Oui, acquiesçai-je, pour tâcher d'amorcer un dialogue, mieux vaut en effet aborder le verglas de flanc que lui tomber dessus du ciel.

Doug ne réagit pas. Il est épuisé et son mutisme continue. L'infranchissable sur lequel il vient de se suspendre a jeté dans son cerveau une sorte de transe. Son visage fermé ne me livre plus rien. Il me regarde avec une expression froide, hostile. Je pressens derrière ce masque rigide, juxtaposé à l'effroi du moment, *son* mal, *son* tourment revenu. De nouveau, Doug m'abandonne. Et la situation a empiré. Une heure a passé. Une heure haussée à la valeur que prend le temps dans les circonstances rares. Nos moyens de retraite diminuent : la

tempête ne cesse d'accumuler ses menaces. Le dernier délai arrive à échéance. Notre bonne fortune, lasse de nos tergiversations, nous abandonne. Et nous sommes toujours sur le sommet du Grand Dru à piétiner notre salut.

Nul train ne siffla dans la vallée. Kennedy devait à cette heure, en compagnie de jolies femmes, prendre le thé dans les jardins du Grand Hôtel. Qui se souciait de nous ? Une affreuse impression d'isolement rôde de nouveau autour de moi et prépare un mauvais coup. Si j'accepte ce second rendez-vous que la peur me propose, si je cède à cette tyrannie, nous sommes perdus. Mieux vaudrait en finir tout de suite et nous étendre sur la cime, dans l'attente de la vie éternelle : paisible ensevelissement sous la neige ou apothéose de l'éclair. Morts enviables, loin de la décrépitude du lit. Morts en beauté, comme le soldat sur les cimes spirituelles dans la boue des tranchées... Mais non, je ne veux pas, *pas encore*. Cette angoisse peut se dissiper. Ces ombres déployées comme

des ailes ne sont que des brumes qui passent. J'ai sorti de mon havresac une longue fiche de fer à l'usage de la corde de réserve. Ma main la serre comme un poignard. Par association, autour de cette arme se groupent des idées d'attaque et de défense. Cette sensation me galvanise. Et, pareille à la poche d'eau qui crève sauvagement le glacier, ainsi s'évanouit la houle de ma peur renaissante.

J'ai repéré l'aire désignée par Doug. On peut l'atteindre. Trente mètres à pic ne sont pas un obstacle sérieux. Il y a bien à fond de cale la cargaison du glacier du Nant Blanc. Mais cette attraction du vide est affaire d'imagination. Peu chaut à un nageur de flotter sur deux mètres ou sur mille.

Dans une fente, j'enfonce la fiche. Les battements du caillou tournoient dans l'air aphone : une succession de coups réguliers qui proclament notre présence et nous délivrent soudain de nos alarmes. Ce bruit, cela fait du bien (comme ma voix tout à l'heure). Je tape,

je tape. Ce caillou jouit-il donc d'un pouvoir surnaturel ? J'aime ce bruit, combinaison d'idées et de gestes. Ces chocs attestent notre intention formelle de résister à la contrainte qui nous accable. J'aime ce caillou. J'aime cette fiche. J'aime ces battements mats, excitateurs de ma volonté fléchissante. Je m'insurge, et cette fois-ci j'ai le dessus, c'est moi qui m'impose. Et Doug, à son tour, subissant mon ardeur, sort de sa morosité. Il se relève, me regarde, s'étire, clopine quelques pas les mains dans les poches, et bâille. Moi, je tape toujours !

Voilà qui est fait. Je lâche le caillou. Le silence bouche ses trous. La fiche enfoncée jusqu'à la garde, facilitera notre descente. J'introduis la corde dans l'anneau. Je ramasse à pleines brassées les quarante mètres et je lance le paquet par-dessus bord. Un sifflement léger... Je m'accroupis, penché sur notre futur établissement. L'opération a réussi. La paroi n'a pas les quelque vingt-cinq mètres que nous

prévoyions. Autant de moins à descendre (ou à remonter éventuellement). La corde affalée sur l'étroit palier ébauche quelques huites et ne glisse pas plus bas. Nous saurons donc nous aussi nous maintenir dans cette hospitalité : cette pensée exorcise mon esprit. Rien désormais, semble-t-il, ne sera capable de dissocier ma volonté. Je commande :

— Doug, vous êtes prêt ?

Doug est prêt ; il se résigne à cette nouvelle épreuve. Il me demande simplement de surveiller très attentivement son parcours. Son mal de tête s'aggrave et sa résistance faiblit. J'infuse à ce moral chancelant quelques bonnes paroles :

— Allons, mon vieux, courage. Nous y sommes. Une fois au bivouac, nous ferons du thé. Une tasse de thé avec une gorgée de cognac, vous verrez, c'est ça qui vous retapera.

Mon ami a l'élégance de sourire. Il s'agenouille. Et pour la seconde fois, happé par le

vomitoire de la montagne, il s'éclipse. Je l'entends qui descend. Il s'enfonce avec la lenteur d'un scaphandrier à bout de câble. La corde d'attache me file entre les mains, presque sans secousses, d'un débit égal. Sur le *Journal de Genève* replacé là, mon attention fascinée miroite. Mais je ne cherche plus à déchiffrer les titres. Du reste, ça ne dure pas longtemps. Les cordes se détendent, se relâchent. Et le message suivant me parvient comme téléphoné par les filins ballottés :

— Je suis arrivé... Ça va... envoyez le matériel... Nous serons confortables... Venez, dépêchez-vous.

Je hâle la corde, me retourne pour attacher les piolets et le havresac. Et dans cette seconde, une blancheur insolite attire mon regard. Le golfe de la Charpouaz fume comme une source d'eau chaude. Du brouillard rampe sur le glacier et se carde aux escarpements. Je ligote rapidement les piolets et le sac. La *Madelon* fredonne en moi son air pimpant. Je siffle

la mélodie en articulant mentalement : « Un ca-po-ral en ké-pi de fan-tai-sie... » Eh, hop ! j'envoie le ballot. Et mes yeux machinalement s'étonnent de ne plus distinguer en bordure du glacier du Nant Blanc, la cerne des moraines. Mais là aussi une blancheur subtile se déplace. Elle applique avec lenteur son canevas sur le glacier, comble les crevasses et lèche les assises du monolithe.

C'était l'annonce enfin visible des desseins que, contre nous, tramait le sort. La poussée initiale des éléments convergeait vers un point unique : les Drus. Dès lors, une sorte de rivalité naît entre le gros temps et moi. Et je m'irrite de nos hésitations, de notre paresse à déjouer ses feintes. Il faut que nous soyons en sûreté avant que les deux nappes de brouillards complices aient construit leur toit par-dessus nos têtes. Notre intelligence doit les devancer. Et *Madelon* nargue les brumes pendant qu'à leur rencontre descendent brimbalés, sacs et piolets. Une saccade quémande mon attention :

Doug réclame un peu de corde pour dénouer le ballot. Puis, la corde flotte ; je peux venir, mon tour est arrivé d'abandonner le sommet et de suivre la direction du brin qui, de mon torse, trempe dans l'abîme. Une main sur la fiche, j'examine le mur par où je vais fuir. Sa simplicité est pathétique. C'est une muraille d'une seule coulée, ni laide ni belle, d'un ton fauve, presque dorée comme du blé mûr, atténuée par la lumière terne, ni lisse, ni rugueuse, homogène, bien prise dans sa surface large, droite et sans défaut, comme la plaque de blindage d'un cuirassé.

Doug est assis, tourné vers l'espace. Il a l'air absent. On dirait une statue vue d'en haut : l'allégorie de la Résignation par exemple, en raccourci. La rondeur du dos soutient le trait des épaules. Ses pieds dessinent deux saillants sur le vide blanc. Je le hèle : il se retourne et renverse la tête. Mon regard cueille le sien. Son hochement de tête répond à ma pensée. Les

piolets contre le rocher et le havresac adoucissent de leur note familière ce qu'un tel spectacle a d'effrayant.

— Faites attention, Doug, je descends.

Debout sur le sommet, je contrôle le glissement de la corde dans l'anneau, j'éprouve encore une fois la solidité de la fiche. Le journal plié va tomber, je le replace. Je me remets à genoux, cette fois-ci la face contre le rocher, j'agrippe les filins, je les enroule en spirales autour des cuisses. Et, les mains sur la corde, je m'assieds doucement dans le vide, repoussant du pied le rocher pour acquérir d'emblée l'aisance de mes mouvements. Ma pesanteur tend le chanvre élastique. Il s'allonge et je plonge aussitôt jusqu'au niveau des yeux. Là, je pivote et commence de descendre sur le flanc droit... Au moment où je me suis abandonné à mon frêle trapèze, j'ai entrevu sur moi la pointe sombre du Pic Sans Nom, dominée par le cimier triangulaire de glace glauque de l'Aiguille

Verte sur quoi s'écroulait un nuage désordonné.

Par degrés, je m'abaisse. La paroi subitement me dépasse de plusieurs mètres. Sa masse obstrue le ciel et bloque ma vue. Je sens son poids terrifiant contre mes épaules. Je suis enveloppé de silence et de froid. Lorsque ma nuque touche la pierre, je songe à un dompteur allongé contre un lion. Je me balance dans l'air libre. Si lourd ce matin, ce corps, si lourd sur la verticale montante, si léger maintenant, si divinement léger. Mes jambes brassent le vide et la pénombre. Le bercement de la plongée provoque une sorte d'engourdissement voluptueux. Suis-je un acrobate bondissant parmi ses engins sous la tente du cirque ? Suis-je un elfe suspendu à un fil de la Vierge ?

Je règle la vitesse en laissant filer la corde ; je freine en la retenant ; je m'arrête ; je repars ; accompagné du frôlement que fait sur moi le chanvre. Le rocher m'amène Doug. Il grandit à vue d'œil. Il suit ma descente sans péripéties.

Je me penche et lui fais signe de la main. Le voici. Mes pieds vont se poser sur son crâne. Voici son visage. Voici ses épaules. Je m'arrête, toujours assis sur mon trapèze, à la hauteur de sa poitrine. Et je dis bonjour gentiment comme un voyageur qu'on attend salue de la portière. Un dernier cran. Mes pieds heurtent le sol. Mes jambes se replient sur la charnière des jarrets. J'atterris doucement. Je m'appuie au mur pour me débarrasser de mes entraves et je me redresse dispos. Cette curieuse descente en vol plané m'a détendu. J'éprouve une abondante plénitude de vie, un renouvellement. Mais j'ai hâte de reconnaître l'endroit étrange où nous nous sommes échoués... Paysage de chaos baignant dans une immobilité éternelle ; architecture en ruines de surfaces minérales, droites ; faisceau de lignes verticales ; partout l'abîme ; partout l'espace. Résolument, soyons durs à nous-mêmes et décrétons que ce vide ne nous effraye plus, que ce gouffre ne nous intéresse pas. Leurs maléfices conjugués nous laissent impassibles. Allons au plus pratique et

voyons sur quoi s'ajuste ce fragment de notre vie. Ce gîte, quel est-il ? Une corniche large de cinquante centimètres et longue de deux mètres s'incline en aval et semble se perdre dans la paroi, vers la brèche. En amont, elle naît du rocher déchiré, dans une sorte de cavité enneigée. Sur le sol, des pierres, sans terre. La cavité est à la mesure d'un homme accroupi... Un et demi en se serrant bien ; de la neige et un gîte, quelle aubaine !

— Doug, une couchette pour vous... et de la neige pour le thé. Vous êtes content ?

La corde d'attache, maintenant inutile nous gêne. Nous en élargissons le nœud et la boucle glisse à terre. Aussitôt, affranchis de cette sangle qui, depuis quinze heures nous comprime le torse, nous éprouvons l'impression désagréable d'être comme nus et sans défense au bord de l'abîme. Le cheval à qui l'on ôte son harnais... La corde rejoint le sac dans la niche. Mais par prudence, nous nous rattachons à la

corde de réserve ballant contre la paroi. Et notre sécurité se rétablit.

À présent nous sommes courbés sur le sol. Nos mains, toute la journée en contact avec la pierre, remuent encore des pierres. L'esquisse d'un petit mur apparaît déjà. Un maçon rirait de notre gaucherie. Le nombre de cailloux est limité. Nous finissons par ériger toutefois une sorte de parapet. Cette protection haute d'un demi-mètre diminue d'autant la force passive du gouffre dressé contre nous. Attachés aux cordes qui pendent du ciel, nous avons l'air de marionnettes au bout de leurs fils évoluant dans des décors de carton.

— Vous souvenez-vous de notre dernier bivouac, Doug ?

— À Bricolla ?

— Oui, c'était moins abrupt, qu'en dites-vous ?

Je ris (d'un rire un peu forcé) pour bannir les miasmes de démoralisation. Et tout en

échafaudant les pierres, je parle. Était-il drôle, ce bivouac de Bricolla ! Nous avons perdu des heures à rêvasser au sommet du Grand Cornier et la nuit nous avait surpris, errant parmi les blocs, sous le col de la Dent Blanche. Et quelle lune ! Une pleine lune qui traquait notre sommeil et brûlait les paupières, comme du soleil...

— Croyez-vous, continué-je, que Whympers sous sa tente, sur les flancs du Cervin vierge, était beaucoup mieux que nous, ici ?

— Mais oui, j'en suis persuadé ! répond Doug déconcertant.

Je raconte d'autres bivouacs célèbres. La nuit de Mummery, non loin d'ici, dans le couloir de glace de l'Aiguille du Plan. J'envie enfin Coolidge bénéficiant dans ses campements de la tiédeur de son chien, l'étonnant *Tschingel*. Doug, occupé à déblayer son terrier, soupire en songeant au poil chaud de *Tschingel*, et limiterait ses ambitions à une simple couverture.

Et moi donc ! Que ne donnerais-je pas pour être partout ailleurs que dans ce précipice où nous sommes venus nous coller comme des mouches sur du papier gluant.

— Ah ! une couverture ! exhale le petit Anglais.

— Fichtre ! je vous crois ! Mais n'exigeons pas l'impossible. Aujourd'hui, nous avons « traversé » le Grand Dru... demain, nous « traverserons » le Petit... Une nuit... une nuit un peu en l'air entre deux !... Voyons ! Faites-vous une raison ! La montagne, voyez-vous, la *vraie* montagne, c'est ça ; non pas la montagne à l'eau de rose pour rastas de Chamonix ou d'Interlaken, mais celle qu'il n'est pas donné à tous de connaître. Vous voici du coup initié à de tels mystères. Souvenez-vous de vos compatriotes, les grimpeurs de l'époque héroïque, quelle ardeur, quelle passion filtre à travers la froideur de leurs récits. Mon pauvre Doug, qui vous aurait prédit qu'un jour, échappé d'un poème de Shelley, vous auriez le plaisir de bi-

vouaquer. – Ne faites-donc pas un visage si morose, Doug ! – le plaisir et l'honneur de bivouaquer entre les cimes des Drus !

J'ai fini mon mur. Doug a amassé la neige dans un coin de l'abri. Il s'applique maintenant à mettre en tas la corde emmêlée. Notre installation prend un air presque de confort. Mais nous ne disposons guère que d'un mètre pour nous mouvoir, sur un pas de largeur. Pour deux solides gaillards, c'est restreint. Doug a achevé sa besogne, il me rejoint ! Sa pipe parfume notre dialogue. Debout, côte à côte, contre le roc, les mains dans les poches, nous subissons la première, imperceptible, exigence de notre réclusion. Nous sommes libres, bien sûr. Mais cette liberté même comprime nos pensées, asservit nos actes, limite nos gestes. Un nombre de mouvements déterminés, toujours les mêmes. Nous pourrions par exemple défaire ce que nous venons de faire pour le refaire ensuite et continuer ; ou battre la semelle jusqu'à la prochaine aube, jeu éreintant pour des gens

déjà fatigués ; ou encore, divertissement éphémère, déverser dans le vide, pierre et neige de la plate-forme. Et la belle avance que ce sabotage de notre gîte ! Je m'ingénie à inventer un dérivatif à notre oisiveté, terme d'une journée fiévreuse, prématurément achevée, et qui se prolonge en perspectives nouvelles. Après la conquête du Grand Dru, celle de notre moral. Apprivoiser nos âmes à la contrainte de cet arrêt subit. Rien devant nous, sinon la promesse d'heures uniformes. Durée monotone plus pénible à surmonter qu'une arête acérée. Se coucher et dormir ? Ah, non ! La nuit sera suffisamment longue sans l'entamer déjà. Repris par son malaise, Doug me quitte. Il pénètre dans sa niche, s'y recroqueville et ferme les yeux, le front dans la main, la tête sur un coussin de neige recouvert de chanvre. Il respire, la bouche ouverte, un peu haletant. Sa corde le suit, s'écarte de la mienne et simule sur la paroi le pli arrondi d'un rideau.

Ma montre indique cinq heures. Cinq heures seulement ! Comme il fait sombre ! Un déclin ténébreux s'accumule. Certains symptômes présagent la tempête prochaine. Cette absence de vent paraît la nier. J'ausculte non sans trouble ce crépuscule sulfureux qui charrie des nuages. Partout, c'est un remuement silencieux de brumes. Des trous entre des remous s'ouvrent sur des crevasses glauques et laissent entrevoir, plus au fond, d'autres amas de brouillards. Soudain, un filet d'air me tombe sur le dos. Je regarde : nous sommes pris à revers, cernés. Le barrage des arêtes de la Verte a cédé sous la pression du ciel. Des brumes envahissent les abîmes par le haut. Une cascade « tournée au ralenti » donnerait ce spectacle inattendu. La première vague déferle sur le sommet du Grand Dru. Sa crête grumeleuse apparaît au bord de la paroi. Elle se redresse, se balance comme la tête d'un cobra en colère. Elle semble chercher sa voie, rétrograde, avance, s'arrête, mais la voici qui repart, s'étale sur toute la surface du mur et commence, per-

pendiculaire, sa lente chute sur le bivouac. Et d'âpres embruns m'éventent de bas en haut. La marée sournoise nous rejoint et fait relâche un instant à notre parapet. Dans cette embellie, la cime noire du Petit Dru, surgit menacée par un panache. On dirait un soc de charrue retourné dans la fumée d'un feu d'automne. J'entrevois, paradoxe charmant, la Vierge présentant à la houle la douceur de son front incliné et le bouclier de ses bras en croix. Et brusquement, nous sommes immergés, nous sombrons, nous coulons... Nous sommes noyés...

V

Seigneur, quel silence !...

Quelle quintessence de silence !...

Quelle opacité nous séquestre soudain !...

Cette énormité pacifique crée une atmosphère croupissante de fond de désert. Une angoisse tangible, comme exsudée du monde pétrifié alentour, tourmente la montagne. Le brouillard nous rend le bivouac, étranger, méconnaissable.

J'ai ressenti, dans la fraction de seconde où les nuages rabattaient leur couvercle, l'émotion du nageur qui s'enfonce et qui avale l'eau. Mais mon « Ah ! » d'asphyxie a été fugace. Ce

brouillard, après tout, peut détourner l'assaut de la tempête. Et Saint Bernard de Menthon, patron des alpinistes, nous cherche et nous protège au sémaphore du ciel. Doug somnole toujours ; je l'appelle ; il se soulève et clignote des yeux. Calfeutrés, cloîtrés, empaquetés : nous sommes tout cela. Il soupire, son regard écarquillé fait le tour de notre réclusion. Son ahurissement me met en joie. À quoi pense-t-il ?

— Eh bien, quel changement de décor !... Notre cellule vous plaît-elle ? Nous voilà transformés en anachorètes.

Ma crânerie m'aide ; cette affirmation d'apparente insouciance me raffermi. Je ne puis plus reculer. Je suis un chef dans l'action sur quoi font flèche l'âme et les yeux de ses hommes. Et Doug, piteux, s'en remet à moi, complètement.

Tout à l'heure, l'espace était notre possession. Renversement des rôles : nous sommes

prisonniers d'un fragment d'horizon. Circonférence dont le rayon est trois mètres de corde sur la paroi. À l'intérieur de ces limites, le flux lent du brouillard coule intarissable et s'effiloche. Notre regard s'y use. Il accapare un peu de pierre que la blancheur confuse dilue. Ailleurs, le néant. Le paysage résorbé nous impose un repliement sur nous-mêmes. Notre seule ressource... Nulle autre distraction...

Les premiers effluves du froid se saisirent brutalement de nos corps. Notre chair se plaignit. Il fallut la protéger. Le havresac n'est pas une valise à compartiments multiples. Il contenait deux chandails, deux bonnets, des moufles et quelques mouchoirs. Doug, l'anneau de la corde glissé sur les cuisses, enfila ses laines et se recorda.

— J'ai mal partout... j'ai froid...

— Recouchez-vous... je vais faire le thé.
Dans un instant je vous appellerai.

Mon ami rampa dans son antre et s'étendit sur sa litière de cordage. Sa figure convulsée et son mutisme dénoncent sa veulerie. Mais pour le moment, Doug n'a qu'à dormir. Moi, je n'en ai nulle envie, d'urgents devoirs me réclament. Je retourne le havresac ; les poches dégorgent leurs victuailles : juste assez pour, en se rationnant, tenir jusqu'au surlendemain. Je mets aussitôt en batterie la lampe à alcool. Doug assoupi grelotte, ses dents claquent. Je suis une vague forme dans la brume. Doug en est une autre. L'alcool enflammé dessine sous la gamelle sa corolle bleuâtre. L'odeur fade du breuvage s'évapore. Je la hume avec contentement. Je sens déjà le thé se répandre en moi, bouillant, et fouetter mes énergies ralenties.

Brouillard. Brouillard. Brouillard.

La large cataracte continue à s'écouler, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Il n'y a toujours pas de vent. Il y a toujours l'immobilité pesante du silence et l'ascendance du froid devient plus insidieuse.

Je suis assis, le dos au rocher. Mon corps ramassé parque jalousement sa chaleur. Une grande lassitude m'alourdit. La fatigue encrasse mes muscles. Les manches de mon chandail nouées sous le menton me font un collier de misère. Quand je sors de ma torpeur (j'ai somnolé pendant dix minutes peut-être), il me semble que je reviens de très loin, d'un lointain inexprimable. Quelle est cette blancheur de linceul ? Suis-je donc atteint de cécité ? Ma conscience ne parvient pas du coup à la surface. Elle se débat comme un oiseau prisonnier, puis, crevant son plafond, elle part et me délivre. Rien n'a changé pendant mon absence. Les piolets, lares des grimpeurs, sont là, fidèlement, côte à côte. Les trois cents centimètres d'horizon vivent ou meurent suivant l'élasticité du brouillard. Sous la gamelle, la fleur de flamme palpite. C'est vrai qu'il y a ce thé. J'oubliais. Je n'ai pas soif, mais la sensation de cette chaleur, je la désire de tout mon instinct, irrésistiblement. Des exhalaisons caressent la peau cuite de mon visage. Doug en-

dormi grelotte toujours. Le claquement de ses dents est le seul bruit que laisse échapper la sourdine du temps. Son bras levé à demi est accroché à la corde pendante. Quel drôle de geste ! On jurerait un concierge figé dans cette humble attitude professionnelle et prêt à répondre à l'injonction d'un locataire tardif. Et comme il faut réveiller mon ami pour le thé, je hèle :

— Cordon, s'il vous plaît.

Mais ce portier gît sous un sommeil de plomb. Je répète. L'endormi s'agite. Son pied infirme heurte maladroitement le caillou sur quoi reposait la gamelle... Et notre cuisine pêle-mêle, lampe, gamelle, burette, culbutée, dégringole en farandolant le kilomètre qui nous sépare du glacier. Une cascade de ferblanterie divertit la monotonie du brouillard. La pierre humectée de thé répandit son mince arôme. Des brumes l'entraînèrent. Et du fond de son innocence, la voix de Doug s'élève :

— Le thé est prêt ?

J'avoue ici que cette question, en somme naturelle, puisque mon ami ignorait encore le malheur, me jeta dans une colère que je déplo-
rai aussitôt.

— Sacré nom d'un chien !... Ah ! Vous avez fait du bel ouvrage ! Si le thé est prêt ?... Le thé ? Oui, là, sur ce caillou ; votre pied a tout balancé et nous n'avons plus rien à boire, moins que rien, tout y a passé, gamelle, alcool. Du thé ? Lèche ces pierres, elles en ont le goût. Qu'allons-nous faire maintenant ? Espèce d'imbécile ! Nous aurions presque avantage à suivre notre casserole plutôt que de crever lentement ici. Autant dire que nous sommes fichus.

Que je dois être grotesque à vitupérer ainsi, toujours soutenu au milieu du corps, par la corde (le fil de la marionnette) ! La consternation qui fige Doug me donne la mesure de son abattement. Mon exaspération paraît le bou-

lever, ses traits se tirent. Tout son visage se charge d'une peine croissante. Ainsi la douleur mûrit en nous et invoque les larmes. Et brusquement, l'explosion des sanglots... Alors, quel tête-à-tête dans notre gîte ! Doug, courbé en deux, la figure cachée dans les mains. Moi, scellé en mon mutisme, sombre, amer. Doug, lui, peut pleurer. Ce moyen de défense est celui de la femme : il ne me touche pas. Ces larmes de faiblesse ne nous rendront pas notre lampe à alcool. Alors, à quoi bon geindre ? Insensible au froid, plus incisif à mesure que le jour diminue, le regard perdu dans le gouffre où bouillonne le brouillard, je rumine ma rancoeur.

Depuis quand sommes-nous là pris dans cette solitude hostile ? Cet intermède tragi-comique a-t-il duré longtemps ? On devine maintenant l'envahissement du soir. Et toujours pas de vent, toujours la crue du brouillard entre les digues de silence. Le thé répandu tache la pierre d'un émail brunâtre. J'ai la gorge en feu

et la bouche desséchée. Mon sang, comme une source que le gel va prendre, se traîne dans ma chair transie. Ai-je besoin de me sustenter ? Je m'agenouille devant notre maigre garde-manger. Mais rien ne tente mon estomac contracté. Ni ce chocolat, ni cette viande, ni ce sucre, ni ces biscuits. Ma répulsion pour ces aliments va jusqu'à la nausée. Je mâchonne un abricot sec. Son acidité apaise pour un temps l'incandescence de ma gorge. Un flacon contient encore une goutte de cognac : ménageons-le. Elle nous soutiendra, dans de plus âpres vicissitudes. La nuit n'est pas commencée ; la bourrasque de neige peut plâtrer les Drus et nous reclure ici demain. Il y a encore (bien inutile maintenant) ce sachet de thé et cette gourde vide. Je me relève avec peine. J'ai mal dans ma musculature délabrée. La peau, sur mes genoux, au bout de mes doigts, limée par la pierre, s'est muée en une pellicule rosée, hypersensible. Je suis de nouveau assis, adossé au rocher, les bras collés en croix sur la poitrine, les mains sous les aisselles. Je retiens

ainsi la chaleur qui me fuit comme une chambre à air crevée. La journée est finie. Une autre étape commence. Je vais tâcher de consoler Doug qui sanglote toujours. Il est inutile de s'encombrer pour la nuit du fardeau de notre discorde.

Replié, j'obstrue l'ouverture de la niche. Je secoue mon malheureux ami. Sa plainte finit par m'émouvoir. De bruyants hoquets... J'ai vite fait de lui insuffler les mots qu'il faut. Il accepte mes avances, le pauvre Doug. Son courage se ranime lentement. Ses larmes puériles tarissent. Il supportera notre captivité, dit-il, dans la mesure de ses faibles moyens... Lui aussi la soif le torture et le froid le brûle. Il ôte ses moufles, exhibe des mains blêmes et inertes, des mains à moitié gelées déjà. Je me dégage. Je ramasse de la neige et me mets à frotter, à masser avec force chaque doigt mort. La neige adhère à cette peau verdâtre. Doug se débat, mais je continue à broyer, à malaxer, à triturer. Le retour du sang provoque enfin

un paroxysme de douleur qui gifle le visage de Doug d'une rougeur subite. C'est fait. Je lâche ces mains mouillées en qui reflue la vie, au prix de quelles souffrances ! Par contre-coup, mes mains se sont aussi réchauffées. Le contraste entre cette chaleur inattendue et le reste de mon corps me met sur mes gardes.

Tournés contre le rocher, les mains sur la corde, nous piétons le sol, le malmenons rudement avec nos souliers ferrés. Le départ fait mal. Il faut remettre en mouvement les muscles, déraider les jointures, accélérer la circulation. Malgré mes encouragements, Doug se lasse vite, il rentre dans son trou. Je continue un instant à me démener. Doug trouve que j'ai l'air d'un sonneur suspendu aux cordes de ses cloches. Mais on ne sonne ici que du silence et les cordes visqueuses remuent aphones, dans le brouillard. Je tire ma montre. Il n'est que sept heures et quelques minutes. À peine deux heures, depuis que nous vînmes nous poser sur l'étroite terrasse. Machinale-

ment, je tournai le remontoir. Le ressort cliqueta. Son bruit familier rampa au creux de ma main. Je me rappelle qu'à la Meije, dans un bivouac du genre de celui-ci (et sous des menaces à peu près pareilles) mon camarade, le capitaine George Meare, (tué dans les rochers du Cumberland), avait trouvé sage d'arrêter sa montre afin de ne pas s'embarrasser l'esprit d'interrogations futiles et de conjectures propres à s'amoindrir le moral. Il faut être sûr de soi pour prendre une telle détermination. Avec Doug, je n'ose pas le risquer, George Meare avait imaginé par surcroît de se transformer en « bonhomme Michelin », suivant son mot. Vous savez, Bibendum, l'homme pneumatique qui hante de son éternelle bonne humeur et de son cigare nouveau-riche les routes de France et de Navarre et les réclames de l'*Illustration*. Il serait sage, je crois, que j'appliquasse à Doug le remède du capitaine Meare.

— Une idée, Doug.

— Une idée ? Quoi ? Quelle idée ? Partir ?

Il rit.

— Non, beaucoup mieux. Je vais vous costumer... – Doug s'accoude et me regarde avec l'air de croire que je deviens fou. – Oui, vous costumer. En bonhomme Michelin.

Effaré, Doug se demande si je ne commence pas à délirer. Mon sourire le rassure.

— Parfaitement, en Bibendum ! la corde remplacera les pneus, et ainsi vous aurez moins froid, vous verrez...

Doug, sceptique, arrive à quatre pattes. Avec patience, avec douceur, une douceur de samaritaine, qui applique ses bandes, j'enroule en anneaux serrés, minutieusement lovés, la corde autour de Doug. Les deux jambes sont gainées et la taille disparaît, centimètre par centimètre, dans son maillot de chanvre. Comme chez son tailleur, les bras étendus de côté, Doug attend que j'ajuste sur la poitrine son costume dernier cri (suroît pour alpiniste frileux, recommandé par MM. les marchands

d'articles de sport). L'essayage est terminé. Lourdement, comme un obèse empêtré dans sa graisse, Doug se renfile dans son terrier. Je le regarde. Je me retrouve avec mon vieux Meare sur l'arête de la Meije. Meare, actuellement couché dans son bivouac éternel au cimetière d'un village du Lancashire parce qu'une pierre du S'grag, un caillou pas plus gros qu'une noix, s'est avisée de rencontrer sa nuque... Ressuscitée en moi, l'image de notre nuit splendide monte au firmament de mes souvenirs. Pour détourner l'issue fatale d'un sommeil sur cette dalle, (le gîte de la Meije était bien moins luxueux que celui-ci !), et pour exhorter nos esprits à la vigilance, nous avons commencé à compter les étoiles. Compter les étoiles ! Cette gageure n'était-elle pas d'une témérité charmante ? Nos chiffres bientôt s'embrouillèrent. Soutenue jusqu'à quelques milliers d'astres, notre attention céda sous cette somme de poésie striée d'étoiles filantes. Et comme de jeunes amants bercés par l'ivresse des mots, nos cœurs bientôt s'ouvrirent au

poème du ciel. Et les constellations dans les champs bleus, entre les courbes de la coupole, effacèrent notre arithmétique. Elles inscrivirent leurs jolis noms de fleurs et de déesses. Leurs figures aux ronces de feu décorèrent le plafond de la nuit : un hymne sidéral chanta dans les espaces infinis... À l'aube, s'acheva le mystérieux concert dont la magie avait triomphé de l'accablement de nos corps mortels... Mon Dieu ! que tout cela est loin ! Aujourd'hui, nulle étoile ; en outre, il n'y a pas de ciel, rien devant les yeux, mais derrière eux se lève la vie des souvenirs !

Sur son grabat de granit, Bibendum ressemble à une face d'atelier. Sa rondeur anne-lée, disjointe çà et là, bâille sur le drap du veston. Débarrassé momentanément de son plus dur souci, le froid, pacifié par la détente des larmes, il s'est assoupi comme un enfant.

Il est bientôt huit heures. Une demi-nuit teinte le brouillard et l'inondation du silence continue. Par degrés l'horizon s'est rapetissé.

Puis, dans le silence imperméable qui, depuis près de trois heures, bâillonne la montagne, une voix s'élève et sur un mode uniforme s'installe dans la nue. Depuis quand, ce son, bourdonnement monotone du ruisseau du glacier, s'efforce-t-il de traverser le brouillard et prend-il de la hauteur ? S'y essaye-t-il depuis longtemps ou la zone nébuleuse s'est-elle amincie ? Qu'importe. J'accueille avec une sorte de soulagement ce murmure qui atténue notre solitude.

*** ***

Assiduité du brouillard...

Persévérance du froid...

Insistance du silence, barré maintenant par la voix égale du ruisseau perdu...

Aveuglement de la brume...

Aveuglement de l'avant-nuit... troisième mouvement commençant de cette journée curieuse ;

***Premier temps* : l'escalade du Grand Dru et la descente sur la plateforme ;**

***Deuxième temps* : le bivouac dans le brouillard ;**

***Troisième temps* : la nuit !**

La nuit ? ah, ça n'a pas traîné !

***** *****

Brusquement, comme un tombereau décharge son faix, les ténèbres se sont décrochées et saturent le brouillard couleur d'encre. Doug dort toujours, le bienheureux, entortillé dans son cordage. Moi, je n'ai plus sommeil. Le froid revenu en tapinois couvre ma chair hérissée. Dans mon visage coupé, mes narines se pincent et mes lèvres se gercent. Si je ne

réagis pas maintenant, je ne réagirai certainement plus. Je me lève, je titube contre le rocher, je me suspends à la corde fantôme et me refais sonneur. Avec peine je remue le plomb de mes membres. La tête me tourne. Une léthargie noie insidieusement mon cerveau. Mon corps ne veut plus servir ; mais l'instinct de la conversation inflige à ce réfractaire une vraie peine disciplinaire en l'obligeant à exécuter une dure gymnastique. Je compte pour affirmer la suprématie de la raison et mâter la matière rebelle ; je compte et j'articule comme sur la place d'armes : « Un, deux, trois... gauche, droite, gauche »... En mesure, j'écrase la pierre de mes pesées. Si le terrain était mou, mes pieds y creuseraient des trous. « Un, deux, trois... gauche, droite, gauche ! » Les mains jointes sur la corde, je soulève en cadence le bras. Un oisillon dans son premier vol n'a pas plus d'élégance. Chaque battement me souffle une bouffée d'air gelé aux aisselles. Quel rude effort pour rentrer dans la vie alors qu'il serait si facile d'en sortir ! Le bruit que je mène et

mon soliloque de caporal finissent par réveiller Doug. Tout près de moi, dans l'obscurité, il remue et m'écoute. Puis il parle. J'interromps ma punition et me tourne vers la voix. Et, la voix molle balbutie :

— Comme il fait sombre ! Allumez donc la lampe ! Quel froid ! Ah ! je comprends ! Mes couvertures sont tombées. Fermez la porte, je vous en supplie, il y a un courant d'air terrible.

Je ne réponds pas. Mais la voix continue :

— Que disiez-vous au capitaine Meare ? Deux ou trois pas à droite, et à gauche ensuite ? Mais, voyons, cette escalade est-elle vraiment très difficile ? Si c'est ainsi, je reste à la cabane ; notre aventure des Drus me suffit, vous savez. Quel bivouac ! C'était fou !... Comment donc avons-nous fait pour en revenir ? Aujourd'hui, en tout cas, je reste à la cabane. Claude, je suis éreinté, vous savez... Hallo ! Claude, vous êtes là ? Où ?... Voulez-vous avoir la complaisance de me présenter au ca-

pitaine Meare, je vous prie... Claude ?... Où sommes-nous ?... Quel froid ! Ça fait mal... Vous êtes là ?

Lucide enfin, Doug s'inquiète et m'appelle. Je réponds. Courbé et à tâtons, je me rapproche. Mes mains palpent le bord du précipice, le mur, les rouleaux de corde, secoués d'un tremblement fébrile ; ils vibrent par brusques saccades, comme mus par un courant alterné.

— Mais oui, je suis là... N'ayez pas peur, il ne peut rien nous arriver... Tâchez de dormir encore, je vais m'asseoir contre vous... Comme ça, hein ? Je vous servirai de paravent ou de brise-bise, à votre choix... Posez vos jambes sur les miennes... C'est ça... Me voici changé en isolateur par dessus le marché... Et puis, j'allumerai la bougie, la nuit passera plus vite, vous verrez, mon vieux...

Ma compassion produit un effet immédiat. Toutefois, j'ai eu tort de m'apitoyer, j'ai eu tort

de parler de la durée de la nuit. Doug inconsciemment en profite et se laisse aller. C'est toujours la même antienne : une douleur invariable dans la moitié de la tête, la soif et surtout le froid. Ah ! l'immobile supplice de congélation ! « La nuit passera plus vite. » Doug se cramponne à cette folle espérance et me demande l'heure. J'élude la question, tout en cherchant la bougie, je frotte une allumette. Le bivouac sordide resplendit, et couché sous la voûte de pierre, Bibendum, la tête sur le havresac, une épaule dans la neige, grotesque sous sa housse cordée, Bibendum grelottant, le visage vieilli, la barbe déjà poussée et le regard brillant dans le médaillon du bonnet rabattu... Sur cette vision pitoyable, l'obscurité se retend. Je ne trouve pas la bougie ; il n'y en a pas. J'hésite à rallumer une allumette. À quoi bon éclairer de nouveau notre sinistre indigence ? Mais Doug insiste en geignant pour savoir l'heure. Soit ! La brève lueur jaillit sur le cadran... Huit heures ! Huit heures et vingt minutes !

Je n'ai pas pu mentir. À moitié soulevé contre moi et cahoté de soubresauts, Bibendum se plaint dans mes bras. Je l'ai tiré un peu hors de sa cachette pour mieux le veiller. Mais que mon assistance, hélas est illusoire ! L'unique secours que je puisse offrir, c'est la chaleur chiche que mon corps entretient contre le sien.

Huit heures vingt ! Et Doug qui s'imaginait que le petit jour allait poindre. Comment se fait-il que notre notion du temps se soit altérée à ce point ? Suivant les circonstances, il est vrai, nous demandons au temps, nous exigeons de lui qu'il accélère ou ralentisse son mouvement pour mieux servir notre état intérieur. Ici, dans ce damné bivouac, ah ! si le temps pouvait voler comme au moment des premières amours ! Mais, en somme, que vaut cette agitation en regard de la durée immuable ? Je voudrais penser à autre chose, n'importe à quoi, mais détacher ma pensée de ce lieu de malheur et la porter ailleurs. Je crée mille images dé-

cousues : aucune ne se fixe. Par des détours subtils, je reviens toujours à mon point de départ.

Et je finis par me distraire aux dépens de Doug le frigorifié. Je me complais à suivre les modulations de sa plainte avec une sorte de satisfaction cruelle. D'abord intermittente, elle devient un gémissement ininterrompu. On pourrait la transposer en musique pour instrument monocorde. Une mélodie sans mesure, traînante et grave. Mais qu'est-ce au juste que cette mélopée ? Est-ce réellement sur la souffrance de mon ami que mon esprit s'amuse ?... Tiens, quel drôle de bruit ! C'est comme un *american song*, pour jazz, ce grelottement... Comment ! C'est aussi Doug qui fait cela ? Il s'accompagne donc lui-même ! J'ignorais qu'il fût doué à ce point pour la musique.

Je pense que je me suis assoupi un peu. Il y a une éternité que j'ai dû consulter ma montre.

C'est bien Doug qui gémit et claque des dents si fort.

— J'ai froid... j'ai froid... faites du feu !

— Ah ! vraiment, la bonne idée ! Il y a un instant c'était la lampe, maintenant, du feu ! Vous êtes superbe, Doug ! Eh bien, c'est ça, du feu ! Un bon feu de sarments et nos pieds sur les chenets... Farceur ! Mais, moi aussi, j'ai froid, et comment ! Mais je ne me plains pas, moi, nom d'un chien ! c'est si inutile ! Autant refouler sa peine et ne pas embêter les autres avec.

Mais Doug s'obstine. Le leitmotiv de sa composition, est inspirée par le froid.

— Dites donc, Doug, si on appelait votre improvisation...

— Quelle improvisation ?

— Mais, ce que vous fredonnez, voyons ! si on appelait ça, le « Sacre de l'Hiver » ? Hein, qu'en dites-vous ? vous tenez là un motif origi-

nal... Stravinsky ne vous en voudrait sûrement pas de lui prendre son titre... il y a bien un sacre pour toutes les saisons que diable !... il a bien sacré le printemps lui... Vous vous souvenez de cette invitation de Gauthier, je crois :

*Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : Printemps, tu peux venir !*

Sacrez l'hiver, parbleu !

—

— Ah ! vous ne voulez pas répondre... vous préférez reprendre votre chant !... Encore ?... Vous ne pourriez peut-être pas changer de motif ?... Ce thème tourne à la rengaine, vous savez !

Doug ne répond plus. Du moins, il ne répond que pour exiger du feu. *Exiger du feu*. Magnifique ! Il ne geint plus, mais il *commande* qu'on allume sur-le-champ un grand feu de bi-

vouac. Après tout, j'aime autant cette amère ironie...

— Hé bien ! c'est ça ! réchauffons-nous ! fichons le feu aux Drus... Quel incendie cela va faire... Quel embrasement !... Ficher le feu aux Drus !... Miséricorde la bonne plaisanterie ! Qu'est-ce qu'ils vont dire à Chamonix en voyant griller leurs Aiguilles ?... En tout cas ils auront de la peine à les éteindre... Mais pour nous, quelle ivresse ! Quel bonheur, dans l'haléine du brasier. Il y a longtemps que nous aurions dû y songer.

Au fait, quelle heure peut-il être ? Allons bon ! À mon tour d'être possédé. Je pose au stoïque, à l'âme forte, et en fin de compte, je capitulerai. Non, je veux, *je veux absolument penser à autre chose* et m'arracher le désir de savoir l'heure. Mais plus je m'y efforce, plus sa vigueur se retourne contre moi : comme le crabe à qui on arrache la patte ? L'heure qu'il est ? Mais à quoi cela me servira-t-il de *savoir l'heure qu'il est* ? Ma curiosité touche à la bê-

tise, vraiment. Voyons, je suis sûr qu'il n'est pas loin de minuit. Cependant, pour éviter une déception, je présume qu'il est plutôt onze heures. Onze heures ! Non, je ne sortirai pas ma montre et, pour couper court à toute controverse, je pense à autre chose. Par exemple, un médium pourrait-il matérialiser une branche de sapin ? Ah ! la drôle d'idée ! Matérialiser une branche de sapin ? Où ? ici ? Oui, bien sûr, ici ; ailleurs, l'expérience ne m'intéresserait pas. Une branche de sapin ! Pourquoi pas ? Les miracles de la volonté sont extraordinaires. Une branche de sapin, mais ça doit être courant, très courant même. Ah ! si j'étais médium !... Une bonne branche bien sèche, bien fournie, qui pétillerait, crépiterait dès que je poserais l'allumette dessous : le feu que Doug réclame. Qu'il serait ahuri, Doug, de voir tout à coup jaillir les flammes, là, au coin du mur ! Il me demanderait comment croissent les sapins sur les Drus. Je répondrais avec emphase : « Par la force de ma volonté. » Il me croirait peut-être ou peut-être aussi, sans cher-

cher plus avant, tiendrait-il les mains vers la flambée, tout simplement.

L'heure qu'il est ?... Non, je *ne veux pas*, c'est inutile. Longtemps, je n'ai pas voulu... Ah ! voilà qui est fort ! Ma main s'est posée sur mon gousset. Mes doigts, de par leur propre volonté, palpent ma montre à travers l'étoffe. Ils serrent l'objet dur. Le remontoir pressé, tourne... L'heure qu'il est ?... Mais qu'il y a-t-il d'extraordinaire à vouloir ?... Une montre n'est pas faite pour casser des noisettes, je pense. Et j'ai bien le droit de savoir l'heure qu'il est. Un droit strict et légitime ; un besoin aussi naturel qu'une fonction organique ! Que d'hésitations avant de regarder sa montre ! Mon Dieu, c'est incroyable ! Ces Drus décidément, ont une influence bizarre sur nos cerveaux.

— Doug, je vous défie, les paris sont ouverts... L'enjeu ? Bigre, vous allez droit au but. L'enjeu ? Je ne sais pas, moi. Je parlais seulement pour rire, pour tuer un moment... Une bouteille de champagne ? Oui, mais je le pré-

fère pas trop sec. Nous la boirons avec le vieux Charlet-Straton, après-demain, à Argentière. Mais je vous propose, moi, un enjeu d'ordre spirituel. Nous aurions ainsi la satisfaction du corps et de l'âme. Ajoutons à la bouteille, un ex-voto à la Vierge du Petit Dru. À notre retour à Chamonix nous lui offrirons ça, dans la vieille église, derrière le médaillon de Balmat... Le vieux Charlet-Straton en sera très touché, vous verrez. Ne trouvez-vous pas mon idée très bien ? Elle a une pointe de poésie et de mystique qui plaît. Non ?... Et Charlet-Straton, quel type, ce vieux !... Avez-vous remarqué sa tête d'apôtre ? Imaginez-vous cet homme, seul sur le Petit Dru vierge, inaccessible comme au temps de Saussure et cherchant quand même son chemin... décidé à vaincre et sûr de forcer la victoire. « Quand même ! »... quelles vertus dans ces mots ! la devise des grands hommes quels qu'ils soient, explorateurs, artistes, inventeurs ou alpinistes... Je vous assure que dans les annales de l'alpinisme, ce vainqueur n'a pas la place qu'il mérite... C'est les Anglais

qui ont fait un nez quand ils ont appris la victoire de Charlet !... Et Michel Croz, et Christian Almer, et Melchior... des guides de cette trempe, des montagnards de cette époque, avec leurs « voyageurs », ceux des *days of long ago*, comme écrit le capitaine Farrar, il n'y a pas à dire, on n'en fait plus, on n'en voit plus ! C'est fini...

Doug grelotte toujours. Je ne sais plus ce que je viens de raconter. À qui ai-je bien pu parler puisque Doug dort ? Ma montre, comme par hasard, est dans ma main. Comment y est-elle venue ? Un gouffre d'obscurité me sépare de son tic-tac énervant. Onze heures ? Minuit ? Je tiens pour onze heures. Une allumette craque. La petite face blême émaillée apparaît. Il est neuf heures moins dix.

Neuf heures moins dix !... Doug ne dort pas. Il a dû m'écouter divaguer. Tant que dure la brève clarté, ses yeux d'effroi sont rivés aux miens. Tari, son gémissement, mais son angoisse me bouleverse. Quel regard ! Il ne me

questionne pas. L'heure ne l'intéresse plus. Neuf heures moins dix ! Son détachement m'ébahit. Sans doute, redoute-t-il une nouvelle déception. À mi-voix, maintenant, il implore :

— Du feu, Claude, il fait si froid... Ça fait mal, mal... Partout... je vous en supplie, *faites du feu...*

Son grelottement, sillonné de spasmes, me secoue au point que ça en devient inconfortable. Ma pitié se charge d'inquiétude. Mille sombres conjectures m'assaillent que je résume par ce simple diagnostic : Doug épuisé va mourir. Cette idée m'écartèle, brutale comme une cognée fichée en plein tronc. D'un instant à l'autre, mon pauvre ami peut passer. Et je ne fais rien pour le secourir, je ne puis rien. Dans cette obscurité glaciale, c'est peut-être une agonie que j'étreins. Mais non, on ne meurt pas ainsi, on ne peut pas si vite... L'ombre du sablier sur la paroi, penche-t-elle au point de se renverser ? Je sens mon cœur se débattre. Seigneur, inspirez-moi !

Doug affaibli s'était tu. Le bourdonnement du ruisseau du Nant Blanc reprit possession du silence. Puis il y eut au dehors comme une agitation soudaine. Une sorte de renflement gonfla à crever. Une bouffée d'air fit voltiger une poussière de givre. La masse du brouillard vacilla contre la muraille. Et bientôt la nuit, fléchissant sous les coups de bélier du vent qui se ruait du haut des crêtes du Mont Blanc, se désagrégea. Des pans d'obscurités coupés par la carène des Drus, s'abattirent. Alors, dans ce bouillonnement inattendu et ce vacarme, et cette vitesse horizontale qui s'engouffrait dans notre asile, nous nous sentîmes soudain macérés dans un froid horrible. C'était enfin l'ouragan. Son éclatement s'accordait en majesté avec le décor sauvage que la nuit masquait.

Doug se plaint-il encore ? Je ne l'entends plus, je ne peux plus l'entendre. Je ne respire plus. Je suis suffoqué par les tourbillons. Est-ce assez bête de périr asphyxié par du froid en mouvement ! Je pourrais presque dire lapi-

dé par des degrés au-dessous de zéro, grinçant dans la fronde du vent. J'ai caché ma tête dans mes bras. Je mâche du froid. Mes paupières closes sont crispées dans mon visage grimaçant. La rafale me fait hurler aux oreilles sa sirène d'alarme. Dans mon cerveau paralysé, le froid abolit la pensée. Je ne sais plus où je suis ni ce que je suis. Il me semble que je m'incorpore dans la paroi, que son revêtement me pétrifie progressivement, que sa vie sourde m'aspire et me vide. Je ne souffre presque plus. Je n'entends plus rien que ce fracas qui, à force de mugir, se mue en silence accéléré. Je suis un atome de vie, fragment de l'éternelle et obscure matière sans cesse renaissante. Je meurs, insensiblement absorbé par la pierre. Non je ne meurs pas. La charge de l'ouragan subitement décroît. La trombe s'éloigne, se déploie maintenant sur les arêtes de la Verte, s'élance par-dessus les profondeurs du glacier d'Argentière. Si des grimpeurs bivouaquent quelque part, là-bas, je les plains. Quant à nous, nous sommes quittes. La nuit paraît être à bout de souffle.

Les horizons ont épuisé leur effort. La tempête avorte sous la contre-attaque d'une froidure trop aiguë qu'elle ne parvient pas à déblayer. Et il n'est peut-être que neuf heures et quart !

Une main me frôle, je la saisis. Doug est à côté de moi... que dis-je ? toujours étendu sur mes jambes endolories. Mais je ne le vois pas : je devine qu'il veut parler et je me penche. Il balbutie d'incompréhensibles paroles. Je le fais répéter, sa bouche à peine descellée contre mon oreille.

— Je n'en peux plus... Sauvez-moi... Du feu !... du thé... Claude, un peu de chaleur...

Quel désespoir ! Mais, hélas, pas plus que du feu, je ne puis lui offrir de thé. Peut-on être pauvre à ce point ? Au fait, que n'y ai-je songé plus vite ? Du thé, non, mais du cognac. Ce fond de gourde, épargné par précaution. Quelle aubaine ! Je saisis la gourde, je la débouche. Je tâtonne pour trouver la bouche de

Doug, j'introduis le goulot entre les lèvres rigides et je verse lentement.

Doug a tout bu. Quelques larges gorgées ont accéléré son sang épaissi. Son corps se ranime doucement. Je lèche le bouchon. Je renverse la gourde sur ma langue. Ce goût, cette odeur ! Une goutte choit. Quelle ivresse ! La brûlure de l'alcool, prompte comme l'éclair, crépite dans mon estomac ratatiné. Je ressuscite moi aussi.

— Épatant, ce rikiki ! J'avais prié Simond, au Montanvert, de soigner ça... Il faudra que je le félicite... Vraiment, quelle chaleur !... (Dirait-on pas que je viens d'absorber plusieurs petits verres coup sur coup ?)

Doug dégelé soupire et me suggère de garder le reste pour le mêler au thé. Du thé ? Encore ? Allons, voilà encore son obsession !

— Dites, Claude... du thé bouillant... Rien qu'une tasse, mais bien chaude. Cela me gué-

rirait de suite... Et un petit feu... Un tout petit feu. Rallumez la lampe à alcool, ça suffira... Nous pourrons entourer la flamme de nos mains... Une flamme, ce serait si bon ! Vous ne voulez pas ?

Ah ! l'animal !... Il oublie le brusque départ de la gamelle et du flacon d'esprit de vin. Par charité, je ne le lui rappellerai pas. Il ne se souvient pas non plus qu'il a vidé la gourde de cognac. Et que veut-il encore ? « Une flamme dans ce cauchemar. » Il ne comprend plus, il ne comprendra jamais.

Je ne parviendrai pas à lui faire admettre que la Vierge elle-même, notre voisine, n'opérerait pas un tel miracle. C'est vrai ! La Vierge elle-même ne pourrait pas, malgré sa gloire, nous offrir une goutte de thé ni une flambée.

Je tente tout de même, sur un ton un peu énervé, de faire entendre raison à Doug. Mais en vain. Comme certains malades, Doug se carre dans un égoïsme intransigeant, se com-

plaît dans son mal. Déjà, la réaction de l'alcool s'apaise et la froidure renaît. Il ne vente plus. La nuit bousculée remet de l'ordre dans son anarchie. Le brouillard répare ses déchirures sur le mannequin de la montagne. L'ouragan semble s'être définitivement écarté. Dans les ténèbres en fermentation un souffle d'apaisement passe, comme le sillage d'un navire se nivelle, puis s'efface. Une rumeur persiste bercée par le glissement des brouillards. On n'entend plus que le murmure du ruisseau du Nant Blanc qui zigzague dans la noirceur. Et, chose bizarre, Doug lui-même, renonce à se plaindre.

— Dormez-vous, Doug ?

Aucune réponse. Je repose ma question. Mon ami ne répond toujours pas, mais comme si, du fond d'un coma, sa lucidité m'accusait réception, des cahots ballotèrent le cordage. Une obscure correspondance s'établissait ainsi entre nous :

— Vous ne dormez pas ?

— Non, signala le corps.

— Vous me comprenez ?

— Oui, fit le rouleau de cordes.

— Comment vous sentez-vous ? Mal ? traduaisais-je. Toujours froid ?

— Abominablement !

J'interromps ici le pitoyable dialogue. Inutile de poursuivre. Je suis renseigné. Je grille une allumette. Sur la corde humide enroulée autour de Doug, la chaleur débile s'est condensée en givre. Dans le visage maquillé de froid, les cils et les sourcils blanchis font soudain, de mon pauvre petit Doug, un Bibendum vieilli prématurément et méconnaissable. Je n'ai pas le courage de rire. Doug mourait sans que nous en doutions. Et j'étais responsable ! Sans moi, Doug en serait encore à apprécier agréablement la montagne dans les livres. L'*Alpine Journal* aurait satisfait ses plus hautes ambitions. Nul fâcheux n'aurait songé à lui faire connaître les délices d'une nuit entre les parois

des Drus. À tout prix, il faut ramener la vie dans ce corps inerte. De toute ma vigueur handicapée par le froid, je frappe, je cogne, je tape comme un sourd sur l'épais colis qu'est Doug. Tout y passe : les jambes, les cuisses, le ventre, la poitrine, les épaules, les bras. Partout, mes poings s'abattent rageusement pour que la mort remette son échéance. Doug, tel un vieux sommier, se soumet à cette grêle. Je m'acharne, m'irrite... Ce sommier devient un adversaire vaincu dans un combat de boxe, sur quoi j'assouvis sauvagement ma rage. Et quand, fatigué et réchauffé, je renâcle, j'entends, stupéfait, Doug, à moitié dégelé, qui murmure :

— Merci, cher ami. Encore... Ça fait du bien...

Je n'ai rien répondu : j'ai recommencé de taper. Cependant je ne puis passer la nuit à le battre. Et, vraiment, je ne sais pas comment cela est arrivé, mais pendant que je m'acharnais au pugilat, une hallucination m'a inspiré

l'unique ressource pour sauver Doug : j'évoquais des guides devant une cabane, battant des couvertures. Ces hommes gesticulaient avec des manches à balai. L'un d'eux brandissait *un piolet*. Dans une autre cabane, la provision de bois est épuisée. Un guide scie un manche à balai (encore !) et, avec les débris, *fait du feu pour le thé*. Un camarade, en manière de plaisanterie, lui crie : « Ne te trompe pas : *Ne mets pas le feu au piolet.* » *Donc, on peut faire du feu et préparer le thé avec un manche de piolet.* Mon piolet soudain m'apparaît, tel que je le reçus de la forge de Saas. Un beau morceau de bois, du frêne, lisse et blanc, joli à voir, agréable au toucher. De nombreuses campagnes alpines l'ont usé, patiné, mais c'est toujours du bois, et, avec du bois, on fait du feu ! Qu'est-ce que j'attends ?

VI

Tiens, du feu ! Une allumette peut-être ? Doug qui allume sa pipe ? Non, du feu, des flammes pétillantes, un brasier entre deux pierres. Une gourde est posée dessus. De l'eau bouillonne et s'évapore. Mes jambes repliées sont écartées pour mieux hospitaliser la chaleur. Mes culottes fumantes et mes molletières dégèlent. Une sensualité heureuse pénètre ma chair amollie. Doug avait raison. Sa rengaine cachait une vérité profonde : du feu et du thé. Cela a été si simple, si simple ! Oh ! pourquoi n'y ai-je pas pensé plus vite ? Que de souffrances, que de moments atroces épargnés ! Tous mes arguments étaient faux et toutes mes raisons. Bravo, Doug ! Votre entêtement pous-

sé très loin nous a peut-être tirés d'affaire... Il y avait donc du bois au bivouac ? Je ne me souviens plus... Qui avait songé à se munir de bois ? Je viens de dormir, ce qui s'appelle dormir, et mes idées sont encore imprécises. Ah ! oui, j'ai saisi mon piolet... Ai-je en vérité... ? Je le cherche contre le mur... Il n'y en a plus qu'un, et c'est le piolet de Doug... Avec mon couteau, mon gros couteau militaire, j'ai scié le manche. Puis ma lame a commencé par débiter l'un des tronçons. Deux cailloux, du papier, et la flamme a jailli. Jalousement, brin par brin, j'ai entretenu le feu sous la gourde pleine de neige. La neige a fondu. L'eau a cuit. Et en moins d'une heure, j'ai pu servir à Doug et ingurgiter moi-même un thé brûlant, délectable. Doug a licencié sa fièvre et dort maintenant d'un sommeil régénérateur. À l'éclat de cette flamme, mes angoisses se sont dissipées. Cette illusion de chaleur expulse mes inquiétudes. Nous disposons encore d'un demi-piolet. Vive Dieu, de quoi tenir longtemps ! Cette flamme, je l'aime. Je voudrais l'étreindre, la

prendre et la porter doucement à mes lèvres. Je voudrais la respirer passionnément comme une rose rouge-sang, vivante. Et je me rendors auprès d'elle, sa tiédeur allongée comme une amante souple contre mon flanc.

Quand je rouvris les yeux, Doug me regardait. Assis dans sa gaine et souriant, il avait l'air d'épier mon réveil.

— Bien dormi ? demanda-t-il avec malice.

— Pas mal, merci. Votre bonne mine me dispense de m'enquérir de votre santé, fis-je en m'étirant.

— En effet, je me sens beaucoup mieux. Le thé et ce feu m'ont recréé.

— Fichtre, que vous m'avez fait peur !

— J'ai cru mourir, je vous jure, et je vous remercie d'avoir sacrifié votre piolet.

Mon piolet ? c'est vrai, j'ai sacrifié mon piolet.

— À quoi bon ? Ne remerciez donc pas ! Un piolet n'est-ce pas le génie tutélaire de l'alpiniste ? Qu'il entaille la glace ou qu'incrustedans le rocher, il soutienne notre existence ou que, réduit en flammes, il fasse chauffer du thé... (j'avoue que je n'avais jamais pensé à cet expédient avant cette nuit-là !) C'est sa destinée !...

Doug accroupi acquiesce. Emmitouflé dans son chanvre, il ramène frileusement sur ses pieds un paquet de corde et se prépare à veiller. Nos lambeaux de sommeil et d'insomnie finissent par morceler cette nuit sans fin. Il est minuit moins cinq. Dans quelques minutes naîtra l'énigme d'un jour nouveau.

Le silence. Une quiétude, un soulagement physique et mental. Des convalescents savourent leur retour à la vie. Ce brasier, ce petit brasier, cette humble incandescence, de quelle reconnaissance nous la couvons ! De quel amour ! Son lumignon suffit à éclairer l'abri. Il

n'y a du reste pas grand'chose à éclairer : le plafond de pierre, très bas, un tas de neige, un piolet et notre misère. Une boîte de conserves habillée de jaune fait une tache jonquille... Le brouillard, la fumée du tabac, une buée humide et du feu se mélangent et les lueurs rouges écrasées à terre ont de la peine à les trouver. La niche est trop étroite pour nous contenir tous deux : je suis assis sur le seuil, le côté droit dedans, le côté gauche dehors. De temps en temps, je pivote pour réchauffer la moitié refroidie. Au fait, si j'excepte les quelques allumettes flambées, il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Je le dis à Doug. Doug, drapé dans ses filins, fume. Il rit silencieusement, l'optimisme revenu. Cette odeur de tabac anglais n'est pas désagréable. Je fais cependant remarquer qu'il y a une dame dans le voisinage et qu'il aurait pu, avant d'allumer sa pipe, s'informer si la fumée... Notre moral retrouve son équilibre au contact de la flamme. Les débris de mon piolet gisent près de l'âtre, la pointe ici, la pioche là. L'un est tailladé, l'autre à moitié

brûlé sonde les braises et alimente le feu. La lame de mon couteau s'escrime à déchiqueter ce bois couvert d'éraflures, fidèles évocations d'ascensions risquées... Drôle de besogne, en vérité ! Cette cicatrice profonde, blessure de dix centimètres que la flamme lèche, est la seule dont je me rappelle l'origine. À la descente de l'Aiguille Noire de Péteret, une pierre, décidée à me labourer la cuisse, s'abat sur mon piolet ; je suis sauvé. Cette marque grisâtre, je la regarde se réduire lentement en cendres. Un souvenir accompagne cette mélancolie. Dans un bazar, à Grindelwald (*Ici, on marque les bâtons*), un bonhomme pyrograve avec soin sur *l'alpenstock* de mes douze ans, le nom de « PETITE SCHEIDEGG », dont les majuscules s'enroulent au bout d'un serpentin d'autres noms : « WENGERNALP – GEMMI – GORNERGRAT – COL DE BALME ». Gonflé par la chaleur, le manche se fendille. Des lamelles détachées du bord de la cicatrice se tordent et prennent feu tout à coup. Je pose délicatement sur les braises les esquilles que ma lame ar-

rache. L'eau bout. Un peu de lumière tremblote, assourdie comme celle d'un falot-tempête. Doug fume, songeur. Je regarde mon piolet mutilé diminuer. N'est-ce pas Marc-Aurèle qui, à propos de l'action, dit : « Un feu ardent s'approprie sur-le-champ tout ce qu'on y jette, il le consume et la flamme ne s'en élève que plus haut. »

Ainsi, jusqu'au jour naissant, flamba dans ce triste bivouac la relique de mes heures alpines.

Un tonnerre lointain nous tira de notre léthargie. Ce grand bruit obscur s'élevait dans la direction du Mont Blanc, mais plus loin, comme si l'écran de glaciers se haussait entre le foyer de l'orage et nous. La tourmente se reformerait-elle ? En vain, je sonde l'espace. Pas d'éclairs. Toujours l'immense nuit aux étoiles éteintes, le brouillard croupissant, le silence... Un second tonnerre aboya, rauque, très lointain. Il rebondit des plans terrestres aux nuages, divagua en des vallées célestes pleines

de résonances, s'y attarda, s'y perdit... Comment Doug supporterait-il un retour de la tempête ? Le miracle de sa guérison ne se répètera pas. Il serait fou de s'illusionner. J'attends la suite du lugubre prélude. Avec sa propulsion terrifiante, l'orage, d'un moment à l'autre, peut éclater sur les Drus, attiser la foudre, exciter contre nous la bourrasque. Doug regarde brûler le piolet en une rêveuse sérénité. La flamme le fascine, l'isole. Entre la menace pendue sur le monde et le charme de ce feu pas plus gros qu'une pivoine, Doug, poète, a choisi la fleur. Mais l'invisible vibrant s'est tu. Nulle suite au prélude : l'orage a échoué. Les vastes champs de tir de la foudre sont envahis de silence nocturne. Seul un vent léger, animé par l'éclatement orageux, circule à travers les ténèbres, frôle la muraille. De temps en temps il atteint des notes hautes. Une trame de sons filés compose un chant comme si la Vierge sur son sommet noir, modulait un cantique. Cette strophe unique s'achève en point d'orgue. Le vent cède. Quelques soupirs encore, irréguliers. Et

comme la première heure de la journée se terminait, un essaim de neige soudain voleta. Les flocons, mouches attirées par la lumière, hésitèrent. Ils entourèrent, curieux, la flamme et dansèrent autour. Un autre essaim ; un autre ; et une giboulée entassa hâtivement sa sciure blanche. Bien sûr la nuit va finir ; puisqu'il neige, le froid diminue ; la tempête, deux fois insurgée et maîtrisée, ne reviendra pas. Et sans plus penser à notre sort, je me retourne vers le feu (la seule chose pour quoi il vaille la peine de vivre) et je pousse dans les braises un morceau de piolet. Doug non plus ne croit pas à cette neige. Rien ne modifie plus la certitude de notre délivrance. Et Doug, pour marquer son indifférence, tire de son veston (par l'entrebâillement de deux anneaux du chanvre) un flacon d'aluminium glougloutant. Je m'étonne. Une réserve de rikiki, sans doute ? Hé ! non ! Doug ne boit pas ; il aspergea un mouchoir propre, et l'eau de Cologne embaume la neige. Mais l'odeur âcre du froid vite étouffe le parfum. Et la neige, vrillant l'obscurité, s'obstina à

nous blanchir. Puis elle s'éclaircit, des flocons disséminés sont de nouveau des mouches attirées par la lumière. Ils volètent, anémiques, fondent en se posant, renoncent à pénétrer dans la niche, s'espacent, disparaissent. Et la nuit continua de s'avancer vers le jour.

*** ***

Il n'était pas deux heures. La durée n'avait plus la même cruauté, mes paupières clignent pesamment. Mon regard trouble est l'esclave des flammes. Un sommeil d'hypnose me guette. Le feu maintenant me fait songer aux lueurs d'un phare. Un phare ? Quel non-sens ! C'est quelqu'un qui marche devant nous et agite une lanterne. Mes pensées assoupies se mettent à cheminer derrière cette lueur et je cède à la fatigue avec une sorte de volupté.

Toujours des pierres contre lesquelles nous butons. Un dédale sans fin, dur à gravir, un pla-

teau rocailleux en démolition. Mais il faut marcher, il faut aller. Quelle fatigue ! On ne peut pas s'arrêter. La lanterne impitoyable poursuit son chemin droit devant elle sans s'occuper de nous. Il faut marcher, il faut la suivre. Elle nous tient par les yeux, par le cerveau, elle nous magnétise, elle nous tire, elle nous entraîne irrésistiblement... Ce ne sont plus nos jambes qui marchent, ce sont nos yeux alourdis. Depuis des heures, nous cheminons, harassés, somnolents. Tout à coup, la lanterne paraît vaciller ; son éclat diminue, se ranime, puis diminue encore. S'éteindra-t-elle ? Va-t-elle nous abandonner ? Est-ce que je suis seul ? Ah ! non, ce serait affreux, cet isolement subit en pleine obscurité et en pays inconnu.

— Doug, où êtes-vous ? Doug, donnez-moi la main, je vous en prie.

J'ouvre les yeux. Je sors d'un cauchemar. Mon cœur bat trop fort. Doug est penché sur le feu. Il y pose avec délicatesse un morceau de bois et souffle... Un morceau de bois ? Un mor-

ceau de bois à moitié calciné et armé d'une petite pioche. Trente centimètres, et mon piolet se sera évanoui en fumée ! Mais la lanterne ? La lanterne s'éteindra aussi. J'ai rêvé. Mes paroles n'ont pas dépassé mon sommeil. Doug ignore que je l'ai appelé, supplié de me tenir par la main. J'aime autant cela. Mais Doug, lui, a parlé puisqu'il attend une réponse :

— Ne trouvez-vous pas, Claude ? Est-ce que vous dormez de nouveau ?

— Moi ? Pas du tout...

— Alors, faites-moi la grâce de me répondre. Je vous ai annoncé que notre bois s'épuisait, et je vous demandais si vous vouliez bien que nous brûlions le second piolet.

— Brûler le second piolet ! Vous n'y pensez pas ! Et cet après-midi sur le glacier ? Avez-vous l'intention de vous enraciner ici ? Avez-vous oublié que, pour rentrer au refuge, nous abordons la neige au pied de l'Aiguille et que

nous avons tout un glacier à traverser, un glacier même très crevassé ?... Vous êtes fou !

— Nous nous passerons de piolet, voilà tout !

— Et une pente de glace, avec quoi l'entaillez-vous ? Avec votre couteau ? Avec les ongles ? Merci, vraiment ! Je n'ai nulle envie d'une seconde nuit blanche... sur la glace, pour changer ! Celle-ci me suffit !

— Mais, remarque doucement Doug, quand le feu sera éteint, le froid reviendra et ce sera horrible... Pire qu'avant, bien pire. Alors, je pense que ce n'est pas la peine d'économiser un piolet. Si nous sommes gelés, nous ne partirons pas et le piolet ne servira à rien. Non ?

Ce bougre de petit Anglais opère habilement. Il remue en moi l'angoisse récente, l'épouvante... Et il attend patiemment que je cède, car, je céderai, c'est entendu.

J'ai dit oui, mais à une condition : nous garderons la pioche emmanchée à vingt-cinq cen-

timètres de bois. Ainsi nous pourrons faire face à tout (la hache à glace des premiers alpinistes n'était guère plus grande). Le piolet de Doug est un piolet « fantaisie », long comme une échasse, il nous restera un joli rondin d'un bon mètre. Doug, enchanté, attaque aussitôt son outil. Pendant qu'il scie, et recueille précieusement les brindilles dans son mouchoir à l'eau de Cologne, une image surgit en moi : brûler nos piolets pour ne pas crever de froid, n'est-ce pas faire comme certain pâtre, prisonnier de l'avalanche dans son chalet culbuté, et qui, pour ne pas mourir de faim, égorge son chien fidèle ? Doug trouve cela *very exciting*.

— Et quoi encore ? questionne-t-il, en rallumant sa pipe à un tison. Racontez une autre histoire.

— Cela ne vous suffit pas ? Vous voyez-vous saignant *Tip*, votre *cocker*, pour le réduire en beefsteak ?

Doug s'attendrit, secoue le tison et, machinalement, le lance au loin, comme un fumeur une allumette.

Le tison décrit une courbe, heurta la paroi, vite éteint par le brouillard. Ce don au gouffre d'un fragment de notre bois, d'une parcelle de notre feu ! Je proteste avec véhémence. *Mea culpa* de Doug. L'incident est clos. Je regarde le moignon de mon piolet pétiller joyeusement. Le feu ronge maintenant la hampe entre les montants. Un rivet est mis à nu comme un nerf. L'acier de la pioche noircit. Je voue à Doug d'amères pensées. Jamais, Meare n'aurait accepté un tel sacrifice. J'oublie que s'il y a un coupable, c'est moi ; j'oublie la genèse de l'aventure. Doug infirme n'est pas à sa place dans ce dur abri. Mais alors pourquoi s'y trouve-t-il ? Et j'ose protester ? Dois-je ne pas tout accepter et me taire ?

— Une autre histoire ? Mais, mon cher, j'ai les méninges frigorifiées ! Du reste, la meilleure chose à dire, c'est que... (je tire ma

montre) il est deux heures et demie... Dans trois ou quatre heures, nous partons.

Partir ! j'ai prononcé ce mot si naturellement que ni Doug ni moi ne bronchons. L'abandon du bivouac n'est donc plus qu'une question de temps. Cette certitude s'inscrit en nous avec la précision d'un « ordre du jour » militaire ; telle heure, « diane » ; telle heure, « batterie prête à partir », et ainsi de suite, heure par heure, le morcellement de la journée, jusqu'à l'extinction des feux. Nous nous soumettons à la discipline des images-horaires de la prochaine étape : départ ; rejoindre la brèche ; sommet du Petit Dru (devoirs à la Vierge) ; descente du Petit Dru ; traversée du glacier ; le refuge... Le refuge !... Fin de notre géhenne : du feu, un grand feu (avec du *vrai* bois à brûler...) de l'eau à profusion (de la *vraie* eau de source) ; une pailleasse, des couvertures. Cette abondance de biens, cette promesse de détente nous agitent. Des matelots à la veille d'une bordée doivent connaître ce trouble.

— Mais en attendant, reprend Doug, racontez une histoire, quelque chose. L'aube viendra plus vite.

Je ne m'en sens nulle envie. Cependant pour prévenir le retour possible d'une dépression chez Doug (je voudrais tant m'abandonner à l'assoupissement qui me regagne), je me condamne à « dire quelque chose ». Quel effort ! Une pauvre inspiration naît :

— Bientôt trois heures, Doug ! L'heure où dans tous les refuges des Alpes, les alpinistes se préparent à partir.

— Si le temps est beau, rétorque mon ami. Par ce brouillard, moi, je ne partirai pas. Et puis, l'alpinisme !... Nous qui sommes là-dedans depuis vingt-six heures ininterrompues ! Vous n'avez pas un sujet plus drôle ?

Vexé, je songe à me taire, mais mon mutisme ne dure pas. Doug insiste.

— Vous rappelez-vous, Doug, notre soirée à l'alpe de Birona ? Prescription gastronomique :

polenta au café au lait. Tard dans la soirée, en route pour Zermatt, *via* l'Ossola et Macugnaga. Halte pour la nuit au chalet de Birona. Le pâtre, un grand diable sec, au teint bistré, borgne, nous reçoit au coin de son âtre, près d'un chaudron géant. Il remue dans un bol profond comme un ciboire une bouillie douteuse. Nos vivres sont épuisés. Nous acceptons, avec son hospitalité, son frugal ordinaire : de la polenta à la mode de Goritz. L'homme s'est battu dans la région du Carso. Et de la guerre, où il a laissé un œil, il a rapporté une recette mirifique : dans du café noir, émietter de la polenta et ajouter du lait (proportions *ad libitum*). Notre homme, lui, pour corser, remplace les poissons secs des pêcheurs de l'Adriatique, par des cornichons qu'il croque à belles dents.

Doug, entraîné, évoque sa stupéfaction devant la provision de polenta et de cornichons entassée dans la cave, entre des montagnes de fromages. Après avoir goûté du bout des lèvres, nous nous délectâmes. Quelle satisfac-

tion nous marquait l'ancien combattant redevenu anachorète ! Voyant notre voracité, quelle joie s'amassait dans cet œil cyclopéen ! Doug parle encore... Art subtil d'entretenir une conversation languissante, surtout dans une situation comme la nôtre !... Meare avait aussi ce don.

À trois heures, le sujet « polenta à la mode de Goritz » est épuisé et toutes les réminiscences. Les jambes engourdies, je me relève, cramponné à ma corde. Le filin secoué se déplace et son jeu titille, à vingt-cinq mètres, là-haut, l'anneau qui rend un son métallique. Un froissement clapote au-dessus de ma tête. On dirait un oiseau battant de l'aile avec lenteur, sans cadence. Une tache claire me frôle et s'enfonce. Ce n'est ni un oiseau ni un esprit. Dégage de son coincement, le *Journal de Genève* choit, toutes feuilles déployées, et descend en un tranquille mouvement giratoire. Mon piolet presque entièrement consumé, fume. La pioche noircie gît à terre. L'autre piolet reprend

le feu à son compte. Et des flammes nouvelles s'avivent sous la gourde. Nous vidons un gobelet de thé et rouvrons notre album d'images :

... Trois heures du matin. Une station de province, n'importe où. La fenêtre du bureau est éclairée chichement. Le chef de gare sort sur le quai, une lanterne à la main. Il inspecte ses leviers alignés comme des fusils au râtelier, il regarde l'horloge et en compare l'heure avec celle de sa montre. Dans deux minutes, le rapide passe. On entend un grondement sourd trépider. Derrière la station, la localité dort. Un pont enjambe le canal où croupit une eau huileuse. On distingue maintenant les feux du train raturer les ténèbres. Ils s'inscrivent en pointillé comme on voit sur l'écran de cinéma le tracé d'une caravane croître à travers une carte. Cette station de province est une station qu'ignorent les grands trains. Seuls les convois, humbles comme des chemins vicinaux et lents comme des chenilles, y font des haltes, des haltes démesurées. Le chef de gare,

sentinelle vigilante (tout dépend des cas !) est à son poste. Les feux de la machine dardés interrogent la petite lanterne. La petite lanterne dit oui. À peine a-t-elle délivré son laissez-passer, que le rapide se rue sur les rails luisants. Bruit de ferraille. Vapeurs. Trombe. Fracas des roues. Tremblement du sol. Lueurs des veilleuses rabattues le long des wagons, comme couchées par le vent. Fumées. Odeurs. Clameurs de la vitesse. Arrachement des essieux. Tintamarre... Puis un vide étrange et un silence stupide. Là-bas, un falot rouge, fixe, s'enfonce dans la nuit, poursuivi par des convulsions de vapeur. Il diminue, s'atténue, se rapetisse, s'éteint... On entend un grondement sourd. Derrière la station, la localité dort. Le pont enjambe le canal. Le chef de gare rentre dans son bureau, tourne la clef et monte à son appartement. Le bruit de son pas s'assourdit dans l'escalier de bois...

Ce tableau cinématographique capte l'intérêt de Doug. Son imagination se lance derrière

le rapide fantôme ; elle a vite fait de le rattraper et de monter à bord. Nous hésitons sur la détermination du genre de convoi. Est-ce un train de luxe ? un rapide I^{ères} et II^{es} classes, avec ou sans wagons-lits ? ou simplement un express démocratique avec III^{es} classes ? Pour les besoins de la cause, notre choix se porte sur cette dernière formation. Ensemble, nous pénétrons dans chaque voiture et échangeons sur d'hypothétiques voyageurs, d'ingénieuses conjectures. Notre collaboration crée toute une gamme de types allant du soldat saoul, en « perm », gesticulant dans les relents des III^{es} aux I^{ères}, silencieuses et mi-obscurées, où dort un grand artiste, un violoniste (sa boîte à double casiers l'indique). En face de lui, un couple très passionné que le sommeil ne tente pas : d'heureux amants ? de jeunes mariés ? En II^e, deux commis-voyageurs tapent le carton. L'un voyage pour les vernis, l'autre est dans les salaisons. Il y a dans le fourgon, un cercueil.

C'est moi qui ai rajouté ce détail. Doug impressionné réclame aussitôt une conversation plus gaie. Je lui demande la permission de bâiller et de me retourner pour exposer à la chaleur (relative !) mon côté gauche et aérer le droit. Comme ce bivouac a toujours le même aspect ! C'est effrayant. La voûte, le brouillard, le feu, la nuit, l'abîme sur la perpendiculaire duquel nous sommes enchâssés. On dirait qu'ici la durée n'a pas de prise et que notre immobilité ne s'usera jamais à vivre sur cette dalle. Quelle monotonie, cette nuit sans ciel ! Je songe à Maupassant décrivant un Paris abandonné où un homme, un homme unique erre à tâtons, la nuit, prisonnier des rues mortes... Paris ! Un nouveau sujet... Allons-y.

— Paris, trois heures et demie du matin, place Pigalle...

Tiens, qu'est-ce qui se passe ?... Non, rien. J'ai cru voir blêmir vers les cimes de l'infini, des clairières au ciel.

— Doug, n'est-ce pas, nous sommes à Paris. Place Pigalle, trois heures et demie du matin. Notre heure... Je suppose un dancing sélect. Lumière vive. Miroirs rutilants. Musique nègre. Livrées rouges de l'orchestre. Viveurs en habit. Femmes de toutes catégories aux toilettes ahurissantes et demi-nus appréciables. Rastas. Rythme énervant du jazz. Serpentina. Boulettes. Attitudes des danseurs. Rires. Bousculades. Crécelles et tambourins. Une ballerine se trémousse, entourée d'hommes avides. Ses jambes sont nues et ses muscles agiles tressautent sous sa peau très blanche. Cette humanité-là...

Encore une fois des points de suspension m'interrompent.

Doug interloqué me regarde et suit la direction de mes yeux. Je ne me suis pas trompé. Des clairières au ciel lentement blêmissent... Un va-et-vient de nues, très haut, dissipe l'ombre. Une baie se découpe derrière quoi rêvent les espaces stellaires. Une résille ar-

gentée disperse un nuage. Et la lune, miraculeuse et bientôt démasquée, encensa la nuit houleuse. Non loin de nous, dans l'empâtement qui résistait à cette lumière, une lueur phosphorescente soudain s'alluma. Peu à peu, le sommet du Petit Dru se précisa, construisit sa forme svelte. Et nous devinâmes la Vierge drapée dans une tunique de clair de lune.

— Vous voyez, jubile Doug ! Ça s'arrange, la lune s'en mêle. Bien sûr que nous pourrons partir ! Dites, Claude, si nous profitons de cette embellie ? On peut marcher de nuit, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas escaladé l'Aiguille Verte au clair de lune ?

Mais la nuit se refait, et le silence. Notre solitude est plus que jamais pathétique. J'ajoute, tranquillement, gentiment :

— Si vous permettez, cher ami... Oui, j'ai gravi de nuit l'Aiguille Verte ; mais je vous ai déjà expliqué qu'il s'agissait de pentes glacées interminables, exposées dès le lever du soleil

aux incursions d'éboulements rocheux. Sous la lune, on évite ce danger. Tandis qu'ici ! Tenez, regardez ces ténèbres lisses et imaginez ce qu'elles recouvrent, le dédale de ces pierres !... Hier, en plein jour, nous nous y sommes perdus et maintenant, dans cette nuit, vous voulez partir ? Je vous laisse juge.

Doug soupire, vaincu. Un intervalle s'écoule plein d'une déception cuisante. Après quoi, je romps les chiens et reviens à mon dancing de la place Pigalle. Mais Doug mécontent, taille :

— Ah, je vous en prie ! laissez donc vos noctambules à leurs nègres en livrées rouges... si vous croyez que c'est amusant d'évoquer ici ces agréables débauches ? vous vous trompez !

Je suis décidé à supporter avec la meilleure grâce ces caprices d'humeur en somme bien inoffensifs. Témoignages manifestes d'un état de santé largement restauré et qui se laissent

lire comme le graphique d'une feuille de température au chevet d'un malade.

Le dancing de la place Pigalle. C'est ridicule de se vexer pour ça. Sans doute, cette évocation sur la paroi des Drus peut paraître bizarre. Ces nègres en livrée rouge entassés dans cette cavité et menant un charivari effarant autour de notre feu de piolets. Ma parole, on n'a jamais vu ça ! Je mets au défi tous les alpinistes, de Saussure à Whymper et de Whymper à G. W. Young, d'avoir jamais eu affaire dans leurs bivouacs à une pareille bande de fêtards. Insensée, cette histoire. C'est comme les jambes trémoussantes de cette femme à moitié nue, et cette clique de noceurs qui l'entourent, et le chahut du salon... Sacré nom d'un chien, quelle vie de patachon !...

— Faites attention, bon Dieu ! ne poussez donc pas comme ça ! Nous allons faire le saut !

Personne ne m'écoute. Avec ma tenue d'alpiniste, mes culottes en loques, mes gros sou-

liers ferrés sur ce parquet ciré où je trébuche, mon visage défait, aux traits durcis, mes mains sales, on me prend pour un déguisé. Autour de moi, on applaudit. Les rires éclatent. On me trouve d'un réalisme excessif. Mais personne ne m'écoute, personne ne me prend au sérieux. Je prêche dans le désert. Et la foule augmente. Les noirs en frac pourpre se démènent. Une ribaude renverse un cocktail et crie. Quel tintamarre ! On ne s'entend plus. C'est pire qu'une rafale à quatre mille mètres. Jamais, entendez-vous, *jamais* je n'aurais cru que notre bivouac pût accueillir et contenir tant de monde. Quel grouillement ! Mais tout cela finira mal. Mes craintes renaissent :

— Je vous en conjure, faites attention, le glacier est à mille mètres à pic, là... oui là, et vous savez, il n'y a pas de balustrade.

Je sens venir la catastrophe. J'exhorte ces gens au calme. D'autant plus qu'ils ne me font pas l'air d'être très montagnards. Et pourtant, personne n'a le vertige. Il faudra que je signale

ça aux spécialistes que la question intéresse. Je hausse la voix, je me démène... Un gentleman (que j'ai déjà vu quelque part), très correct, m'empoigne soudain par le bras. Je me dégage brusquement (j'ai en horreur les familiarités), et j'entends, flegmatique, une voix connue, une voix au timbre très anglais, articuler :

— Si vous continuez à vous agiter de cette façon, je vous attacherai, Claude, dormez donc plus tranquillement, on dirait que votre dancing vous monte à la tête !

Je suis réveillé. Doug me lâche le bras. Il rit. Nous rions ensemble. La concorde renaît. Une fois de plus, le sommeil m'a terrassé. Une fois de plus, je suis retombé dans l'empire énorme, gigantesque de la bête harassée. Moi qui m'arrogeais les prérogatives d'un chef, je lâche la barre et vogue à la dérive.

Mais ma lucidité ressurgie détache de l'image du dancing un élément dont elle ense-mence une image nouvelle. Et je prends sur-le-champ une revanche éclatante. Les nègres, le jazz, quelle hallucination stupide !... Depuis un moment, de l'eau lâchée au compte-gouttes par la roche suintante, s'écrase sur un couvercle de métal. Son rythme finit par composer des sons qui offrent à mon âme troublée leurs parfums divers. Je choisis celui qui m'agrée le mieux. Et le filet d'eau entonna la phrase qui introduit l'*Arabesque* de Debussy, l'*Arabesque* douloureuse et tendre. J'écoute se plaindre les mélodies entrelacées. Leurs délices transformèrent en sanctuaire la voûte enfumée. Une icône trembla dans la clarté et il y eut une veilleuse devant. Peu à peu les harmonies se perdirent... L'enchantement se résorba. Et déjà, une autre musique traîne en moi, vague, incertaine et m'exile vers des souvenirs effacés. C'est une mélopée entendue je ne sais plus exactement où, mais loin, très loin. Elle se précise, elle émerge, et au fur et à mesure qu'elle

se fixe, elle élabore autour de son chant, un cadre, un cadre étrange. Tout est blanc, à perte de vue ! Que de neige ! De la neige ? non, tout ce blanc, c'est du sable : le décor du désert ! Le désert ! Voilà le grand paysage sorti de la cacophonie d'un dancing de Montmartre, à travers l'*Arabesque*. Ô métamorphoses de la pensée ! Évasions de l'esprit dans les infinis de l'imagination !

— ... Au large d'In-Salah, Doug !... Quatre heures du matin. Un bivouac en plein désert. Les chameliers ont passé la nuit près du feu. L'invisible immensité des sables. L'enveloppement de la nuit. Un silence inquiétant comme ces lointains devinés, sans horizons, sans limites, sans fins, sinon cette jonction illusoire des dunes et du ciel qui va se défaisant le jour à mesure qu'on avance. Les Arabes sont assis en rond, les mains à la flamme. Ils écoutent avec dévotion l'un d'eux qui chante en s'accompagnant sur une espèce de luth monocorde. Les silhouettes des chameaux commencent à se

détacher de l'ombre. La toile des tentes claque doucement. L'homme chante en marquant la cadence de la tête. L'air est sauvage, raturé de gémissements. Les cordes pincées rendent un son monotone. Voix dure. Petite musique triste. Improvisation ou thème ancien. Rythme nostalgique. Grêle mélodie que le vent des espaces désolés balance comme de pauvres fleurs du désert, sous le lambris des constellations.

Nous composons le départ de la caravane. Son amincissement à la file indienne dans la nudité des sables. Sa disparition dans un vallon de dunes. Puis le désert s'évanouit. L'évocation se dilue. Et l'égouttement de l'eau sur le couvercle de métal de nouveau nous narcotisa.

VII

L'éveil de l'aube alerta nos âmes. L'orient, derrière nous, par-dessus la muraille et les crêtes, imbibait les ténèbres. Une lueur ambiguë s'étirait péniblement dans la mare stagnante des brouillards. D'un élan, nous fûmes, vers ce crépuscule blafard, deux guetteurs dans un poste d'écoute à l'affût du jour naissant.

Devant cette ébauche de résurrection du soleil, quel émoi dans nos cœurs ! Le tourment de la nuit s'apaisait à cette promesse de clartés, mais leur lenteur à éclore nous lasse et nous retournons à notre feu. Doug bourre une nouvelle pipe. Je scie machinalement un mor-

ceau de frêne pour le brasier mourant. Notre attention se reporte sur les striures jaunâtres dont est jonchée la nue. Mais c'est encore une nuit détestable, sans ciel, sans étoiles, sans pitié, accoudée sur des limbes de brumes.

Pour l'adoucir nous reprîmes notre petit jeu :

... Dans un hôpital, section de chirurgie. Le calme lourd des couloirs est intoxiqué de re-lents de phénol. Dans les dortoirs empuantis, les flammèches des veilleuses tremblotent. Une intervention immédiate soudain s'impose. Le chirurgien de service et un assistant préparent les instruments. Deux sœurs vaquent aux dispositions d'urgence. Les lampes à arc bourdonnent, aveuglantes. Un infirmier pousse, rapide, un charriot. La porte s'ouvre. La table d'opération, comme un piège armé, attend. L'aube crépit le plafond vitré. Autour du vaste bâtiment hospitalier où cinq cents vies vacillent, la ville se réveille.

La lumière a maintenant écimé les ténèbres. Elle est installée là-haut où sa pauvreté mal à son aise, domine la nuit plombée. Quelle attente atroce pleine de révolte ! Que d'espoirs indicibles en suspens !

C'est aussi du côté de Chioggia, une flottille de barques de pêche. La lagune est moirée de reflets rosissants. Entre les voiles enluminées, on voit émerger Venise, mauve, qui s'éveille frissonnante.

Venise ! Quelles ressources !

Nulle splendeur dans ce petit jour triste.

Notre supplice dura longtemps. La lumière (mais est-ce vraiment de la lumière, cette décoloration qui ronge l'humidité glaciale ?), la lumière se dilue avec peine sous la poussée du levant. La nuit refoulée se tasse au fond du brouillard comme le dépôt d'un précipité. On devine qu'il n'y aura pas d'aurore. Ah, quelle souffrance, en face de l'éternité de cette aube malingre. Réfractaires désormais à toute rési-

gnation, nos cœurs palpitent d'appels muets et passionnés.

*** ***

Il n'y eut pas d'aurore. L'aube mûre s'était épanouie sur toute la barre de l'horizon. Le jour naissant était enfanté. Acculée au fond des vallées, dans les replis du relief terrestre, l'obscurité interrompait son recul, se volatilisait rapidement. L'orient avait donné son plein de lumière et projetait une voûte opaque jusque sur l'occident. C'était l'heure où dans le chant de la nature, l'homme se recrée une vie et l'accorde avec le recommencement de tout. Mais, pour nous, rien n'a changé. Rien. Le brouillard, comme la veille, consigne le soleil et bâche la montagne. Il adhère à la crispation de la pierre. Nous sommes prisonniers du même fragment d'horizon : trois mètres à peine de paroi. Aujourd'hui et hier soudent leurs silences pareils.

Brouillard, nuit, brouillard, suite égale et sans pause, avec, pour thème, le froid. Que nous reste-t-il à attendre de ce matin lamentable et qu'avons-nous à guetter puisque le soleil ne se lèvera pas ? La détresse, funèbre garde montante, envahit le poste d'écoutes. Un clair-obscur boueux s'y insinue. Depuis la pointe du jour, l'attitude de nos corps ne s'est point modifiée. Seuls se mouvaient nos regards. Du faite des ténèbres où notre espérance les avait suspendus, les voici ramenés à terre. Ils gisent à nos pieds et nous n'osons les déplacer, par crainte de surprendre sur nous aussi l'aspect de la mort. Pincé entre deux pierres, le feu achève de s'éteindre et mêle son goût de cendres à notre accablement.

Une nouvelle heure passa, la plus immiséricordieuse de toutes. La malebête du destin aurait pu sauter cet épisode, en feignant d'oublier ces anachorètes indigents sur leur anfractuosité de la paroi nord des Drus.

Ce fut Doug qui reprit la parole. Il eut ce courage. Tenta-t-il réellement d'enrayer notre détresse ou dois-je considérer son intervention dans notre malheur comme le besoin spirituel d'une âme aux abois ? Ces deux hommes, passifs et taciturnes, rivés à ce bivouac affreux, que sont-ils sinon des condamnés ? Maintenant il me semble qu'une même agonie nous accouple. Doug, toujours grotesque dans sa housse de corde, est assis à mon chevet de moribond et moi-même, j'assiste un mourant. Nous nous rendons mutuellement le service de veiller notre dernière heure.

— Il faut que je vous dise... il faut que je vous explique quelque chose... commença d'une voix atone mon ami.

Nos regards fanés se visèrent. Doug hésita, troublé. Mon silence curieux pressait sa pensée interrompue. Il continua :

— Oui... il faut que je vous dise... Où serons-nous ce soir ?... où demain ?... J'ai besoin

de vous expliquer... Vous comprendrez... je n'en ai jamais parlé à personne... jamais...

Il se reprit, hésita derechef, puis, d'une voix plus calme, il dénoua cette confession *in extremis* et cette dernière image, image de vie celle-ci ! enfin apparut :

— Mon frère a été tué à la guerre. Il s'appelait Ralph. C'était un beau garçon et mes parents l'aimaient aussi pour le charme de son caractère et son intelligence. Il venait d'être nommé lieutenant quand la guerre éclata. Moi, j'avais seize ans, j'étais de santé débile et je boitais. J'aurais aussi voulu partir, mais je savais qu'on n'enrôlait pas les infirmes. Ma mère qui n'avait que nous deux s'opposa de toutes ses forces à ce que j'entrasse dans un bureau militaire ou à la Croix-Rouge. Mon père ne la contraria pas. Pendant cette première année de guerre, mes parents m'entourèrent d'une affection sans bornes. Chaque lettre de Ralph et chaque réponse qu'y faisaient mes parents me valait par réaction un regain de sollicitude.

Ralph, pendant ses permissions, bénéficiait, cela va sans dire, de cette profusion d'amour. Mais, à peine était-il reparti, que je redevais en quelque sorte, l'idole de la maison. Nous savions tous, nous avions la certitude que la guerre épargnerait Ralph. Au mois de mai 1916, cependant, Ralph fut tué. L'annonce de sa mort éclata sur la maison avec l'efficacité d'un fusant bien réglé. Je compare le bouleversement des âmes autour de moi, aux ruines du front. J'adorais Ralph et j'étais son meilleur ami. Cette affection anéantie, j'éprouvais le besoin intense de me reconstituer l'asile de tendresse auquel, plus que jamais, je croyais avoir droit... Hélas, mes parents me détestèrent.

Par un phénomène d'inversion psychologique, dont aujourd'hui encore, je n'ai pas compris le sens, ce père et cette mère en deuil se prirent d'aversion pour le seul enfant qui leur restât. Ce fut atroce !... On me reprocha ma sécurité tranquille. Ma santé délicate devint un objet de sarcasme. On alla jusqu'à

railler mon infirmité, à m'accuser de lâcheté. Le jour où, désespéré, je voulus avoir une explication, mon père me déclara qu'on ne discutait pas de tels sentiments. Et ma mère, silencieuse et grave, me tendit une lettre cachetée qu'elle prit sur sa table, devant la photographie de Ralph. Dans cette lettre, elle m'adjurait de « racheter la mort de mon frère en allant occuper sa place vide dans le rang... »

Le lendemain, je partis, l'âme en chaos et bouleversé par cette abominable énigme. À Londres, les bureaux de recrutement écartèrent ma demande. Je ne pouvais, dans les conditions morales qui désorganisaient mon esprit, retourner chez mes parents. Les œuvres d'assistance me tentèrent, mais j'eus à mon tour honte de cette besogne facile et je m'engageai dans une fabrique de munitions comme manoeuvre. Au bout d'un mois, j'en sortis, épuisé, malade, incapable de soutenir plus longtemps un effort si violent. La veille, ma mère m'avait écrit pour me féliciter de mon

emploi, « espérant que chaque partie de munitions que j'étais appelé à manipuler, vengerait mon frère mort. » Je n'osais lui répondre et, deux jours après, par ordre du médecin, je rentrais à la maison pour m'y faire soigner.

Il m'est difficile de vous dire l'accueil que je reçus à *Carmet Hall*. Pendant mon absence, la disgrâce dont j'étais la victime avait accumulé des réserves vindicatives qui se démasquèrent à la première occasion. Après quinze jours de lit, pendant lesquels ma mère deux fois (et mon père jamais) s'informa de ma santé, je me levai. Une hostilité sourde, dans chaque pièce, m'assaillait. La maison elle-même, notre cher vieux *Carmet Hall* semblait me reprocher ma présence. À l'écurie, je fis atteler *Kim*. Ce poney, nous l'avions reçu autrefois, Ralph et moi, pour jouer dans le parc et de délicieux souvenirs de prime jeunesse bondissaient autour de son trot demeuré allègre. *Kim* fut le seul, avec les chiens, à me témoigner de l'affection. Le lendemain, mon père fit vendre *Kim* et,

quelques jours plus tard, les chiens à leur tour, s'en allèrent, cédés à un ami, pour la chasse. Je ressentis au plus secret de mon être, la douleur de cette manœuvre. Qu'avais-je donc fait pour mériter une telle rigueur ? de quelle félonie m'étais-je rendu coupable : ma santé hypothéquée ? ma claudication ? mon incapacité à me battre, à venger Ralph ?... Hélas, c'était bien là le seul grief de mes malheureux parents contre moi.

Abîmé dans cette solitude, je cherchai dans un rapprochement plus étroit avec la mémoire de mon frère, l'apaisement de mon chagrin. Je dois vous dire que la chambre de Ralph, conservée intacte depuis son dernier départ, était devenue en quelque sorte, un sanctuaire. Sur le lit, les uniformes du soldat mort et dans une vitrine, les reliques revenues du front, ajoutaient leur note héroïque et déchirante. *Kim* parti et les chiens exilés, j'appelai Ralph à mon secours. Une longue conversation avec lui dans cette chambre où se pressentait le plus vi-

vement sa présence, me redonna du courage. Mais le jour suivant, lorsque je voulus renouveler ma méditation, je trouvais la porte fermée à clef. Ma mère, cette fois-ci, ma mère m'avisa qu'éprouvant le besoin d'être seule dans la chambre de Ralph, elle me priait de n'y plus revenir.

Alors... alors, ma raison s'obscurcit. Mon tourment s'avive. Mon cœur se révolte, s'insurge contre le destin. Persécuté, traqué de tous côtés, jusque dans les choses (n'ayant même plus le refuge de la douceur de mes bêtes !) je demande pardon à Ralph et désire de mourir...

Le jardinier me retira de l'eau comme j'allais succomber. Ma noyade, la fièvre et le délire qui m'intoxiquèrent pendant des jours, me rendirent mes parents. À mon chevet, ils purent mesurer l'étendue de leur injustice. Leur cœur s'ouvre et je retrouve à côté de Ralph, une petite place dans leur affection. Convalescent, je pars pour Berne avec ma

mère où, ensemble, nous travaillons au *Bread Bureau*, le bureau du pain pour nos prisonniers en Allemagne, vous savez. À Berne, j'apprends aussi à aimer les Alpes. Ensuite, j'ai beaucoup voyagé. Je passe chaque année quelques mois à *Carmet Hall*, où mes parents m'accueillent avec bonté.

Mais je ne peux pas oublier... L'irréremédiable a passé là... Non, je ne peux pas oublier... C'est inguérissable, ce que j'éprouve... cela dépasse mes forces...

La voix tremblante s'assourdit. Elle se tut, puis repartit :

— Vous savez maintenant pourquoi je suis parfois si triste, pourquoi jusque sur les cimes... jusqu'ici... je traîne ma peine... Il ne faut pas m'en vouloir, Claude, n'est-ce pas. Il faut comprendre... (la voix sourde insista)... il faut comprendre... il faut comprendre.

Doug me regarde, l'expression tourmentée. Je prends ses mains, je les serre, je les étreins, et je ne sais rien dire d'autre que :

— Je comprends, Doug, je comprends !

Désaxé par son récit, Doug pleure. Il étouffe dans ses moufles de larges sanglots. Je regarde sur ses épaules, les anneaux de corde tressauter par saccades. Et je ne sais pas ajouter un mot de compassion à mes deux mots de désarroi.

VIII

Il est six heures. Depuis l'aube, la même clarté bave inlassablement son colorant grisâtre. Le même silence, le même brouillard, la même rigidité glaciale, la même inertie tranquille de tout, la même impression d'abandon définitif sur la roche insensible. Le feu est éteint. Nous n'avons pas le courage de le rallumer. Et nous n'avons plus rien à espérer, plus rien à nous dire.

Sept heures. Rien n'est changé. La même monotonie continue dans la durée sans fin. Nous avons atteint une limite. Il n'y a plus qu'à attendre sans révolte, sans plainte inutile, le

dénouement auquel nous n'avions jamais voulu croire. Nous ne souffrons plus.

.....

Huit heures. Quelque chose d'étrange se répand dans le chaos discipliné qui règle notre agonie : cela passe, circule, repasse, s'arrête, se perd dans la sombre immensité, comme une idée soudain traverse un cerveau et rentre dans son ombre. Nous relevons la tête vers les rampes du néant. Rien ne bouge dans l'invisible vitreux. Mais quelque chose, de nouveau, comme un mystère, comme une apparence, comme un ange... Une visite ? Une visite pour nous ? Qui donc peut venir si tôt dans la journée, si tard dans notre vie ?... Quoi ?... Est-ce que ?... Que dites-vous ?... *Notre libération* !... Notre délivrance en marche qui nous cherche ?... Vous êtes fou ! Taisez-vous... Taisez-vous ! Si vous voulez plaisanter choisissez un autre sujet... Mais non, c'est bien cela : notre délivrance fouille la marne dans quoi

nous succombons. Mais nous découvrira-t-elle ? Nous trouvera-t-elle dans cette confusion de brouillards et de rocs ? Ah ! si nous pouvions lui faire signe !... Vous entendez ça : faire signe à notre Délivrance... NOTRE DÉLIVRANCE !

*** ***

Un fait inouï : sans vent, sans bruit, telle une marée descendante découvre la plage qu'elle submergeait, subitement, le ciel s'est entr'ouvert. Des pans de nuées s'effondrent. Avalanche de silence et de blancheur. Le brouillard fléchit, se creuse, parvient à arrêter sa chute et se reforme plus bas. Et, dans ce cratère aux bords fumeux, le fronton aigu du Petit Dru emplît violemment le vide. Dans une lumière de soupirail la statue de la Vierge se dessine. Sur l'autel barbare, nul autre ornement qu'une tache de neige. Cette vision achève de

dissiper le tragique de nos esprits. Nous assistons ahuris à ce spectacle magnifique. Oh ! que le sort veuille ne pas brouiller ce portrait et prolonger l'extase que cette apparition suscite dans la geôle où nous supplions. Nous mêlons nos prières à celles que, sur la cime, la Sainte entretient... Le Petit Dru, libre et net, ses roches vieil-or comme lubrifiées, est toujours là, devant nous, tout proche, sur un lointain de nuages pâles. Autour du cratère, le bouillonnement s'est calmé. Et depuis trois minutes au moins que dure notre fascination, nous ne partons pas, nous ne songeons même pas à partir !

— Doug, haletai-je, dites-moi que ce n'est pas une hallucination. Fuyons, je vous en conjure. Fuyons le plus rapidement possible.

Alors quel branle-bas ! En un clin d'œil, j'emballe le sac. Doug empêtré se déficelle. Je retire la corde de réserve. La boucle là-haut, sonne confusément. Doug prépare les nœuds. Le filin s'affaisse sur la dalle. J'en fais un pa-

quet dont je me charge. Nous nous attachons, nous sommes prêts. En route. Et, par la corniche en écharpe, nous disparaissions vers la brèche, emportant cette ultime image : au centre du bivouac abandonné : un petit tas de cendres...

Quelles cendres !

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en janvier 2020.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Marc, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Gos, Charles, *La Nuit des Drus*, Lausanne-Genève-Neuchâtel-Vevey-Montreux-Berne, Payot, 1929. D'autres éditions ont

pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page reprend le détail de *Les Drus en 1900 avec au premier plan, le chemin de fer Chamonix-Montanvert*, de Photoglob (camptocamp.org).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rap-

port à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Table des matières

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[e livre numérique](#)